

DETECTIVE

*un film-enquête
sensationnel*

Le Secret de NATAN

GRANDEUR ET DÉCADENCE
DU "ROI DE L'ÉCRAN"

*Tout les épisodes
du scandale*

avec

Bernard NATAN

et
Jean CERF

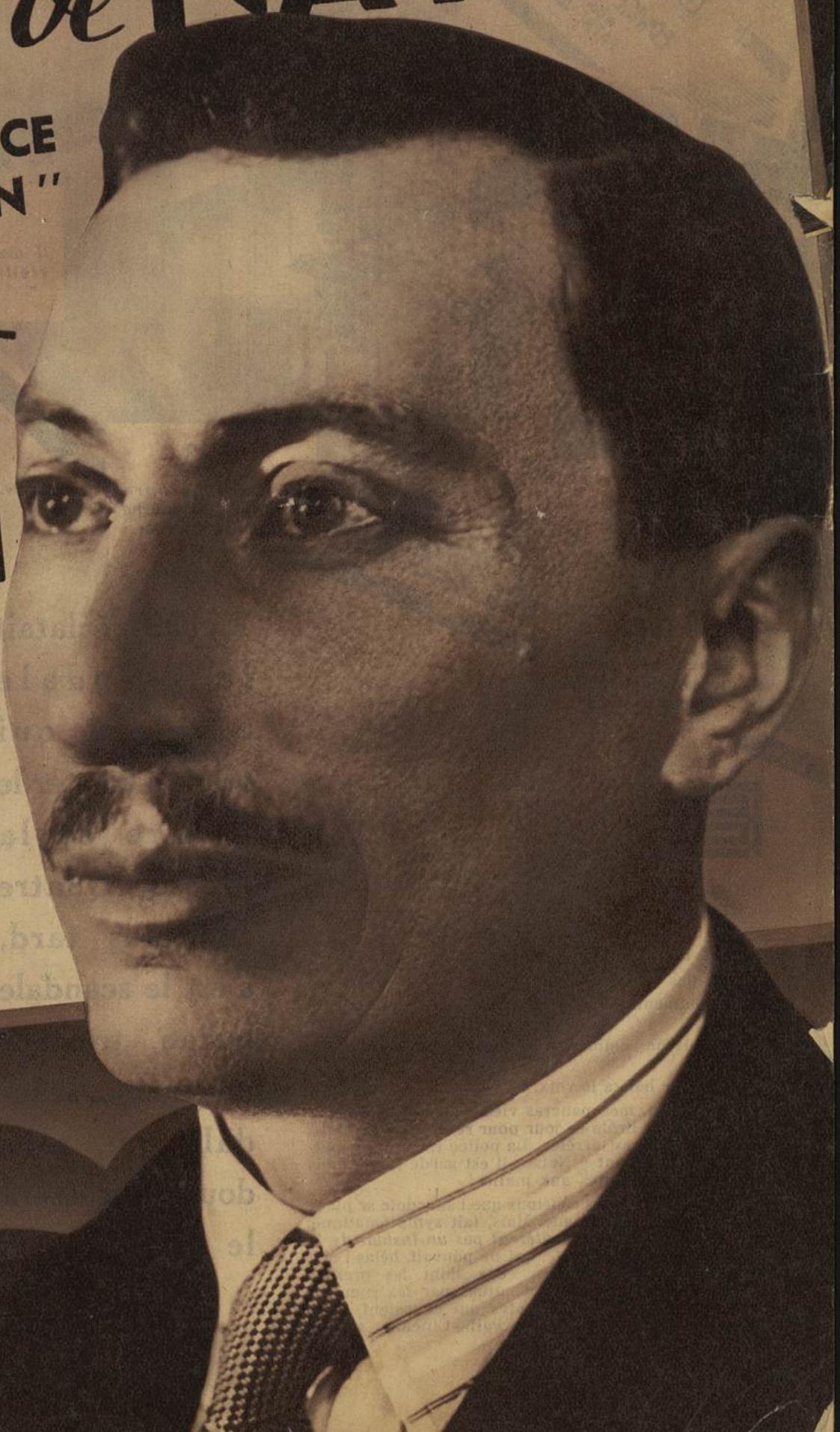
et
Alexandre JOHANNIDÈS

Paul FOURNIER

Jules CONTI

Léon GANCEL

Antonio CASTRO, etc...



Le Secret de Natan

URD'HUI à MARIVAUX (Pathé-Natan)

RAIMU dans CES MESSIEURS DE LA SANTE

GRANDEUR de PAUL ARMAND et Lucien MARCHAND

PIERRE COLOMBIER

LUCIEN BAROUX et EDWIGE FEUILLÈRE

PRODUCTION PATHÉ-NATAN

NATAN

1930

Natan se lance à la conquête du cinéma français.

1928

Il met la main sur la vieille firme Pathé-Cinéma.

1923

Devenu "Bernard Natan", il tourne des films obscènes.

1908

Tanenzaf débute modestement comme laveur de films.



En septembre 1932, deux opérateurs de prises de vues, rentrant d'un long voyage, s'arrêtèrent, avant de pénétrer dans les studios de la rue Francœur, au café d'en face, histoire de se rafraîchir.

C'était l'heure de la pause. Au comptoir, des camarades jouaient une tournée au zanzi. Ils hélèrent les arrivants :

— Alors, les gars, vous voilà de retour !
 — Et bien contents. Comment va la boîte ?
 L'un des joueurs cligna de l'œil.
 — Comment... Mais vous n'êtes donc pas au courant ?
 — Nous ne sommes au courant de rien. Nous débarquons.

Le joueur baissa la voix.

— Eh bien, mes pauvres vieux, larmoya-t-il, vous avez choisi un drôle de jour pour rentrer au bercail... Tout le travail est arrêté... La police est là... On persécute... Quant à Natan, il est gardé à vue dans son bureau, menottes aux mains !

Il s'agissait — nous répétons que l'anecdote se place en 1932 ! — d'une blague. Mais, fait symptomatique, les deux arrivants ne doutèrent pas un instant de la véracité de cette nouvelle, qui ne pouvait, hélas ! que paraître toute naturelle à ceux dont les oreilles étaient depuis longtemps rebattues par les rumeurs étranges autant qu'inquiétantes qui couraient, dans la vieille et honorable firme Pathé-Cinéma, sur la

En 1934, éclatait le scandale Stavisky qui voulait truster le théâtre et la presse. Quatre ans plus tard, c'est le scandale Natan, trusteur du cinéma, scandale qui, sans doute, dépassera le précédent...

Notre graphique des pages 2, 3, 4 et 5 indique la grandeur et la décadence de Naf-toul Tanenzaf, dit Bernard Natan qui, venu de Jassy (Roumanie) pour conquérir le cinéma français, vient de sombrer dans le scandale, après avoir été surnommé "le roi du film".





1931

Activité fébrile. On tourne! On tourne!

De g. à dr. :
C'est dans les laboratoires que Bernard Natan est devenu un parfait technicien. — L'entrée de l'usine-studio de la rue Francœur. — Natan dans sa salle de projection. Deux des salles au fronton desquelles on a rayé le nom de Natan.

gestion de Bernard Natan, l'homme qui avait, depuis 1928, succédé comme chef d'entreprise à M. Charles Pathé, mille et mille fois regretté.

En rentrant au studio, les deux caméramen eurent tôt fait de se convaincre de l'inexistence du « forbard » imaginé par leur farceur de collègue.

Ils haussèrent les épaules :

— Tu n'as fait, lui dirent-ils, qu'anticiper. Tôt ou tard, ton petit scénario se réalisera. Natan n'est qu'un forban, et il finira en forban !

En qualifiant ainsi l'homme qui, à cette époque, se considérait comme le roi du cinéma français, les opérateurs commettaient une erreur aggravée d'une injustice.

Bernard Natan n'est pas qu'un forban. Bernard Natan est un cinéaste.

De Jassy (Roumanie), à Paris

Dans la boutique de verrerie qu'il exploitait en famille, à Jassy (Roumanie), rue Lopouchianu, le jeune Naphtoul Tanenzaft rêvait déjà à l'écran. Ses ambitions, à vrai dire, étaient modestes. Il se voyait opérateur, peut-être metteur en scène. Sa mentalité de petit vendeur élevé dans l'ambiance, parfumée d'honorabilité, d'un commerce tenu de père en fils n'avait pu être effleurée par les fortes tentations qui, d'habitude, font les gros ravageurs.

A ses aspirations cinégraphiques, la Roumanie ne pouvait répondre d'aucune manière. En cette année 1908, l'industrie du film y était totalement inexistant. Le jeune gars abandonna la boutique familiale et mit le cap sur Paris, alors premier centre cinématographique *in the world*.

C'est dans une usine de Montrouge qu'il fait son apprentissage de cinéaste, dans « le noir » — comme on dit en terme de métier — des salles de développement, de séchage, de tirage. Débuts humbles, mais parfaitement honorables. Travaux pénibles, mais indispensables à celui qui veut connaître à fond ce difficile métier. Le petit Naphtoul Tanenzaft était terriblement pauvre. Des techniciens qui ont travaillé avec lui en 1908, dans l'usine de Montrouge, nous ont déclaré :

— Il arrivait au labeur vêtu d'une méchante défroque et chaussé d'espadrilles...

De là, il passa au laboratoire de tirage de Pathé-Journal, installé au faite d'un immeuble du boulevard des Italiens.

Un jour, il commit une faute de travail. On le renvoya en lui réglant sa semaine — quelques dizaines de francs. Il partit en annonçant :

— Vous me reverrez, je le jure.

C'était en 1910.

Dix-huit ans plus tard, le petit ouvrier licencié devait tenir parole. Parti l'échine basse, l'escarcelle plate, il revenait à Pathé-Cinéma en maître absolu.

Tanenzaft devient Natan

Ni la bonne volonté, ni le courage ne manquent au jeune laveur de pellicule. Du travail, il en trouve ailleurs. Mais voici que soudainement son nom le gêne. Il ne le trouve pas assez « cinéma ». En deux traits de plume, il le modifie, ne gardant que le *Na* du prénom et le *Tan* du patronyme. Ensuite de quoi, il inscrit une vingtaine de prénoms à consonance française sur des bouts de papier, les jette dans un chapeau, secoue bien fort, tire le premier venu, et lit : Bernard.

Va pour Bernard Natan.

Devenu technicien de valeur, gagnant confortablement sa matérielle, Natan réussit, pendant la guerre, son premier grand coup, en achetant, pour une bouchée de pain, deux millions de mètres de pellicule vierge en provenance des Etats-Unis. Torpillé au large du Havre, le bateau qui transportait cette cargaison de films avait, néanmoins, pu gagner le port. Mais aucune firme cinématographique ne voulut acheter cette marchandise présumée inutilisable. En fait, le chargement, à mille mètres près, était intact, et sa revente procura au futur magnat de l'écran un bénéfice de plusieurs centaines de mille francs, qu'il dissipa, nous a-t-on dit, dans des spéculations où il faisait figure de gogo !

Il eut tôt fait d'opérer un redressement. Ayant obtenu, naguère, sa naturalisation, il avait été affecté au service automobile de l'armée. Mobilisé à Paris, il profitait de ses nombreux loisirs pour créer la firme cinématographique qui devait s'appeler Rapid-Films, puis « Les Studios Réunis », entreprise où, nous a-t-on affirmé, de nombreux épargnans ont laissé des plumes.

La guerre terminée, Bernard Natan reprend souffle. Dans ses ateliers de la rue Francœur, il se borne à effectuer, sur commande, des tirages de pellicule. Puis, brusquement, on apprend qu'il s'est voué à la production clandestine — mais en grande série ! — de films obscènes...

Plongeon dans la boue

Comment a-t-il pu faire, du jour au lendemain, le plongeon dans la boue ? Ceux qui l'ont connu ne s'expliquent point cette brusque « bifur ». Eut-il de pressants besoins d'argent ? La chose n'est pas sûre. Toujours est-il qu'il devint à la fois scénariste, metteur en scène et protagoniste principal d'une série de « productions » nettement pornographiques, que s'arrachaient les maisons d'illusions clandestines et les amateurs en chambre.

Comble d'imprudence, à ces « films qui n'osent pas dire leur nom », Bernard Natan donne un visage — le sien ! Dans des scènes d'un érotisme sans mesure et sans grâce, il figure sans maquillage, toute honte bue, et se livre, corps et âme, sous forme de copies dont la tireuse, roulant à pleine vitesse, ne parvient jamais à sortir assez d'exemplaires, au premier acheteur venu !

Faisant preuve d'une prudence inattendue, Natan ne tournait point ces films en France, mais dans un pays voisin. Les orgies se déroulaient en pleine campagne, sur la terrasse d'une pension louée à cet effet.

Développement et tirage s'opéraient pourtant à Paris. Et l'on vendait partout : en province, à l'étranger.

Tout a une fin.

Une nuit, la « mondaine » surgit rue Lafferrière, à Montmartre, dans un lupanar clandestin. Elle saisit un projecteur, des rouleaux de films. En un tourne-main, Natan est harponné.

A sa sortie de la correctionnelle, il licencie ses... partenaires masculins et féminins.

— C'est fini, messieurs-dames. Je retourne au vrai cinéma. Ma condamnation, par l'amnistie ou par la grâce, disparaîtra de mon casier judiciaire...

Les... partenaires auraient pu lui répondre :

— Que fais-tu de tes films, ballot ? Ne te doutes-tu pas, d'ores et déjà, que ces ordures animées te suivront toute ta vie !

Natan-le-Grand

Un sombre jour de novembre 1928, le personnel de Pathé-Cinéma se voit inspecté par un petit bonhomme sec, entouré d'une camarilla triomphante.

C'est le « clan Natan » qui fait son entrée dans la firme Pathé.

De bouche à oreille, les informations se répandent dans les bureaux, dans les ateliers.

— Charles Pathé a passé la main. C'est Natan qui commande, à présent !

— M... ! La boîte est fichue !

Qu'on ne s'y trompe pas. La réputation de Bernard Natan n'est point encore celle d'un super-flibustier. Au contraire, dans les milieux cinématographiques

1932

'Roi de l'écran' et 'Empereur de la combine'.

ques, l'ancien *producer* de films obscènes passe pour un animateur d'envergure limitée, peu capable, à première vue, de diriger une entreprise de l'importance de Pathé-Cinéma.

On se demande où il a bien pu trouver les cinquante millions représentant le paiement du paquet d'actions à lui cédé par M. Charles Pathé.

Son « actif » connu est représenté, en tout et pour tout, par son usine-studio de la rue Francœur, établissement modeste, sommairement outillé, dont la valeur est relativement modique.

Des gens bien informés prétendent que Natan a « eu à l'influence » M. Charles Pathé — surmené par une longue existence de labeur opiniâtre.

Le fameux paquet d'actions, qui lui donnait la majorité dans le conseil d'administration, Natan s'est engagé à le payer en cinq versements annuels de 10 millions.

Où prend-t-il l'argent du premier versement ?

Dans la caisse de Pathé-Cinéma, dont il dispose désormais à sa guise.

Les actions de la firme, émises jadis à 100 francs ont grimpé, au cours des années, à 970 francs.

C'est fini. La gestion Natan ne va pas tarder à provoquer la dégringolade de ces titres, pourtant classés depuis belle lurette dans les « placements de père de famille ».

L'homme et son destin

Bernard Natan a-t-il pris la direction de Pathé-Cinéma dans le but unique de ruiner cette firme, à son profit, en épousant sa trésorerie par des saignées opérées à jet continu ?

Tenant à être fixés sur ce point, nous avons questionné de nombreuses personnes qui ont connu le Natan de cette époque là.

Les avis diffèrent, et nous les reproduisons en toute impartialité.

Les uns nous ont dit :

— Bernard Natan n'a point cherché de propos délibéré à couler la firme Pathé. Dans cette industrie du cinéma, où l'on trouve, peut-être, plus d'aventuriers qu'ailleurs, Natan, à l'instar de tant d'autres, a fait de la corde raide, et pas toujours en virtuose. D'abord étourdi par le coup du sort, brusque et inespéré, qui a mis la vieille maison Pathé-Cinéma à sa merci, ce petit homme silencieux, avare de paroles et de gestes, ne tarde pas à échafauder des projets grandioses.

« Natan n'a peut-être qu'une qualité : il est un véritable homme de cinéma. Son but est désormais d'imprimer à l'industrie cinématographique française — jadis la première du monde — un mouvement puissant, plein de dynamisme, qui la lancera à la reconquête de ses splendeurs perdues !

« Comme de juste, il convoite sa part de gloire, et pour ne point risquer d'en être frustré, il accole d'autorité son nom à celui de Pathé, donnant ainsi naissance à cette « enseigne » Pathé-Natan qui, au surplus, n'a jamais eu d'existence légale !

« Dès son arrivée au... pouvoir, Bernard Natan passe à l'offensive. A Hollywood, la Warner Bros tourne les premiers « parlants ». Les Américains eux-mêmes, s'en gaussent, comme d'une attraction sans avenir. Sur les écrans français, Al Johnson, le « Chanteur de jazz », remporte un franc succès auprès du public, mais les manitous de l'écran hésitent... jusqu'au moment où, dans les studios « Pathé-Natan » de la rue Francœur, le futur roi de la pellicule fait tourner les premiers films parlants français.

« Las ! Le destin de Bernard Natan met en jeu des forces nocives.

« Dans l'entourage du parvenu, il y a Jean-Simon Cerf and C°.

« Derrière, tapie dans l'ombre, la horde avide et menaçante des maîtres-chanteurs armés d'innombrables copies des films pornographiques qu'il a tournés jadis... »

Maniaque de la combine...

A côté des cinéastes qui, tout en admettant le manque total de scrupules de l'aventurier Natan, s'accordent pour lui attribuer de puissantes qualités d'animateur cinématographique — ils ont été jusqu'à nous dire « que s'il avait causé un tort considérable à Pathé-Cinéma, il avait néanmoins rendu d'immenses ser-

1933

Des victimes de Natan s'inquiètent et commencent à murmurer.

vices à la cinématographie française ! » — d'autres professionnels, gonflés de rancœur, nous font entendre un son de cloche différent.

Bernard Natan, nous disent-ils, est *avant tout* une fripouille, un combinard, un spécialiste chevronné du « coup d'arnac », un margoulin sans envergure...

Sans envergure ? Un homme qui aurait escroqué des centaines de millions ?

Pas seul, jamais. Sous l'inspiration, et avec l'aide et la complicité de certains de son entourage...

Nos interlocuteurs précisent :

C'est cette bande noire qui a créé de toutes pièces la légende qui représente Bernard Natan comme une force. Bon cinéaste, oui. Et puis après ? Ses qualités techniques cèdent, toujours, le pas à sa mentalité de bas flibustier. Sa personnalité effacée, silencieuse, d' « homme fort » ? Du bluff. S'il s'efface, c'est qu'il se sent gêné aux entournures. S'il se tait, c'est qu'il ne trouve rien à dire, c'est que son cerveau de sous-primaire hanté par le démon des tricheurs est incapable d'enfanter un sujet de conversation avouable.

S'étant incrusté dans le fauteuil présidentiel de Pathé-Cinéma par un « coup de triche », il a, de plein accord avec les éléments pourris qui l'entourent et qui constituent, nous le répétons, un véritable « gang » pratiqué sur la vieille firme française, cette longue suite de « siphonages » qui l'a conduite au bord de l'abîme...

Et nos informateurs d'ajouter :

Bernard Natan s'est figuré qu'il pouvait être à la fois le « roi du cinéma » et l' « empereur de la combine ». De telles erreurs, la vie ne les pardonne jamais.

Mécanisme du « siphonage »

A première vue, les manœuvres délictueuses dont Natan, Cerf and C° sont accusés apparaissent compliquées. Il n'en est rien. Voici les douze épisodes du film de « siphonage » qui a valu à ces messieurs de connaître la vedette judiciaire la plus désagréable, celle qui s'accompagne de la cellule et du panier à salade :

1) L'appareil Pathé-Rural — une des plus belles conceptions de M. Charles Pathé — est destiné, avec son film de format réduit (17 mm. 5 au lieu de 35 mm., format standard) aux projections d'enseignement et aux petits exploitants ruraux. Cet appareil, en 1931, est *muet*. Il s'agit de le munir d'un dispositif sonore-parlant.

2) Sur l'invitation de Natan, M. Charlin, ingénieur à Montrouge, invente ce dispositif, construit un appareil-maquette et le présente au « roi du cinéma ».

3) Le dispositif est agréé.

4) Entrent en scène Jean-Simon Cerf et Alexandre Johannidès. Ce dernier constitue, en sous main, une « société de siphonage », la S. E. B. A. G. I. (Société pour l'exploitation des brevets A. G. I.).

5) Johannidès reçoit et recopie, à une virgule près, en respectant même une erreur commise par l'inventeur, les dessins et plans remis en toute confiance, par l'ingénieur Charlin à Natan, et prend, en vilain filou qu'il est, au nom de sa S. E. B. A. G. I., les brevets de l'invention réalisée par M. Charlin !

6) A son tour, M. Charlin — qui ignore tout des manigances qui se tramant derrière son dos — prend, hélas ! bon deuxième ! ses brevets.

7) L'ingénieur Charlin, informé, réclame ses droits, s'étonne d'être laissé sans réponse, récidive avec énergie.

8) Natan lui fait alors répondre que ses brevets, à lui Charlin, sont nuls, qu'il existe des « antériorités » appartenant à la S. E. B. A. G. I.

9) M. Charlin n'insiste pas. Il passe par « profits et pertes » les quelque cent cinquante mille francs que lui ont coûté ses travaux.

10) Le « siphonage » proprement dit commence. La S. E. B. A. G. I., société fantôme constituée clan-

destinement « attaque » Pathé-Cinéma, l'accuse d'avoir contrefait son invention, lui réclame des dommages intérêts considérables !

11) Natan, grand manitou de Pathé-Cinéma, « arrange l'affaire »... à l' « amiable ». La caisse de Pathé-Cinéma versera à la S. E. B. A. G. I. une « indemnité forfaitaire » de *sept millions*, plus une redevance pour chaque appareil mis en construction.

12) Monté par Cerf et Natan, le « coup » se boucle : Johannidès-S. E. B. A. G. I., homme de paille des « siphoneurs », touche les sept millions, glisse deux cent cinquante mille francs dans sa poche. Le reste du magot, Cerf et Natan, qui attendent dans la coulisse, se le partagent. Grâce à leur société fantôme, créée pour les besoins de la cause, les deux compères ont « siphonné » sept millions aux malheureux actionnaires de Pathé-Cinéma !

On le voit, l'un des « trucs » du « siphonage » consiste, pour l'administrateur malhonnête d'une société prospère, à faire faire à l'argent de cette société un petit voyage qui le conduira d'abord dans la caisse d'une « société fantôme », et de là, par un retour « en boomerang », dans sa poche d'administrateur-félon.

Une paire d'as

Entre Bernard Natan et Jean-Simon Cerf, aucun point de ressemblance... du moins apparemment,

L'ancien producteur-réalisateur-acteur de films où les « gags » étaient remplacés par des galipettes érotiques ne possède ni instruction ni éducation. Il présente, physiquement et moralement, avec son visage chafouin et ses yeux qui n'ont jamais regardé quelqu'un en face, les signes caractéristiques du ruffian proche-oriental.

Tout au contraire, et c'est peut-être pour cela que les deux hommes se sont rencontrés et compris, se complétant l'un l'autre, Jean-Simon Cerf, fils d'un important négociant de la rue du Sentier — qui lui laissa une grosse fortune — est un mondain cultivé, un bombeur de torse à la prestance magnifique, à la faconde inépuisable. Docteur en droit, il peut, en sept langues, éblouir avec aisance le gogo...

De jolies femmes, assoiffées de gloire cinégraphique, subissent à contre-cœur les caresses de Natan, ce cinéaste à la peau olivâtre qui, jadis, a pris l'écran pour un drap de lit, et elles finissent par détester le roublard qui les rémunère trop fréquemment avec des actions en baisse rapide, ou même avec des titres non cotés.

Pour le beau Cerf, la conquête de ces stars n'est qu'un jeu, auquel il ne s'attarde guère, car ses activités sont innombrables. Il s'intéresse aux arts, au théâtre, aux sports. Toujours habillé avec recherche, accueilli dans les milieux les plus fermés, fréquentant les meilleurs cercles, ce personnage typique de l'après-guerre joue — avec des cartes biseautées — les mécènes.

Jean-Simon Cerf, faux mécène

Pendant un moment, la passion du théâtre semble le tenir. Il devient directeur de la Renaissance, puis des Mathurins. Il fait représenter plusieurs pièces dont il exploite, sous un pseudonyme, les véritables auteurs.

Un jour, Jean-Simon Cerf fonde une société pour l'exploitation d'une galerie de peinture, qui prend le titre de « Galerie de l'Etoile ». Nouveau décor. Mêmes méthodes. Les peintres exposent. Cerf encaisse...

A défaut d'une ressemblance physique ou intellectuelle entre Bernard Natan et Jean-Simon Cerf, ces deux « as » possèdent une ressemblance morale.

Des initiés — qui se défendent de vouloir accabler ni Natan ni Cerf — nous ont dit :

— Pour une grande fête, celle des Catherinettes par exemple, le « roi du cinéma » n'hésitait pas à lâcher une subvention de cent mille francs, mais, huit jours plus tard, prétextant de la nécessité absolue de réduire les frais, il imposait à tout son person-

1934

L'orage gronde. Natan, menacé de toutes parts, s'efforce de tenir tête.

nel une diminution de salaires de cinq pour cent !

« De son côté, Cerf le magnifique aimait à épater la galerie. Au volant de sa somptueuse Packard ou bien conduit par un chauffeur de grand style, il s'arrêtait devant les bars où, afin d'éblouir de sa munificence les snobs et les belles filles, il dépensait sans compter, pour aller ensuite jouer gros jeu dans un cercle, sous les yeux des pontes ébahis. Mais cet homme de grande allure se serait montré incapable d'avancer cent francs à l'un de ses employés...

Sur le turf...

Tout comme son ami et co-accusé Natan, Cerf a perdu, sous les ombrages frais du pesage, des sommes énormes.

Un beau matin, l'envie lui prend de devenir propriétaire d'une écurie de courses.

Son premier yearling, il l'achète chez le duc Deceze. Le poulain, fort beau, d'une origine remarquable, payé très cher, refuse, course après course, la gloire de passer le premier le poteau, semblant mettre un point d'honneur à faire la lanterne rouge.

Jean-Simon Cerf comprend. Il se rend acquéreur de quelques prix à réclamer. L'un d'eux, Fouraud, lui rapporte quelques beaux trophées à Auteuil. Puis le trotting attire ce gentleman versatile, et son écurie, à Vincennes, monte à une certaine cote.

On voit, aux réunions, sa silhouette élégante, bien découpée, restée jeune malgré les cheveux grisants. Des femmes adorables, délicieusement habillées, l'entourent, fières de s'exhiber en compagnie de ce charmeur, heureuses d'applaudir, les premières, ses couleurs, lorsque la « glorieuse incertitude » du turf leur est favorable.

Tout comme le richissime Natan, le richissime Cerf habite un hôtel particulier. Meublée avec goût, ornée de tableaux des maîtres les plus connus et les plus chers, la demeure de Cerf, située 15 bis, rue Vineuse, est le centre de réceptions pleines de faste. Bernard Natan ne vient pas souvent dans cette bonbonnière. Il préfère recevoir celui dont on dit aujourd'hui qu'il fut son principal inspirateur et son conseiller le plus actif en matière de détournage d'actionnaires, dans son fameux bureau de la rue Franceur, dans ce sanctuaire de la *combinazione* dont il ouvre la porte, sans quitter sa table, en appuyant sur un simple bouton...

Cette porte, une fois refermée, n'est qu'un panneau lisse, semblable à tous les panneaux lisses qui forment les murs du bureau de Natan. Le visiteur, légèrement interdit, a l'impression de se trouver dans un local hermétiquement clos, dans un autre sans issue.

Ce bureau, Natan ne l'occupe plus, depuis que M. Dirler et les actionnaires qu'il défend ont réussi à le bouter hors de Pathé-Cinéma.

Mais, au fait, la porte de la cellule où Natan pleure une vie perdue — tiens ! c'est le titre d'un film qu'il a fait tourner ! — n'a pas de poignée intérieure, elle non plus.

Une différence pourtant : cette lourde porte de chêne ne s'ouvre que de l'extérieur.

Ames de faisans

L'arrestation de Bernard Natan n'a étonné personne.

L'arrestation de Jean-Simon Cerf n'a étonné — et encore ! — que les milieux subjugués par ses côtés brillants — les seuls qu'il ait jamais consenti à leur présenter.

Certains commerçants qui, après être entrés en contact d'affaires avec lui, se sont retirés d'un bond, en se mordant les doigts, ne songent guère à le plaindre. L'un d'eux nous a affirmé :

— Cette chute brutale de Jean-Simon Cerf, je l'avais prévue il y a déjà deux ans. Né malin, doué d'un cerveau prodigieux, d'un verbe étincelant, il se croyait invulnérable.

Mais je savais, et je n'étais pas le seul, qu'il jouait,



1935

La 'Société de Gérance' est déclarée en faillite.

De g. à dr. : L'ingénieur Charlin. - Natan (au fond) président un de ses derniers banquets. — Une des villas du magnat de l'écran. — Emile Natan, frère de Bernard, également cinéaste, est l'animateur d'une entreprise séparée. - L'hôtel particulier de Bernard Natan. - Jean-Simon Cerf.

avec le redoutable et inquiétant Natan, une partie terriblement dangereuse, pour tout dire perdue d'avance. Ces deux hommes conduisaient à la ruine des milliers de petits actionnaires, d'humbles épargnans que le regretté Charles Pathé avait habitués, depuis de longues années, à des dividendes réguliers et sûrs.

Pour les humbles, Natan et Cerf n'ont que mépris.

Cerf, grand séducteur de snobs, n'a point su obtenir l'estime des gens de son quartier. Une commerçante modeste nous le peint ainsi :

— Un crâneur, qui nous aurait écrasés avec sa bagnole, toujours remplie de poules. Ah ! Je vous garantis qu'il n'aime pas le pauvre monde, celui-là. A-t-il fallu qu'il en fasse des entourloupes, pour en arriver à se faire coiffer ! Ce ne sont pas les petites gens, qu'il méprisait de toute sa hauteur, qui plieront sur son infortune...

Au sujet de Natan, impardonnable d'avoir oublié ses débuts modestes de laveur de films, nous avons recueilli une information plus sèche.

En vue d'un coup à faire, l'une des créatures mauvaises de Natan lui suggère le nom d'un technicien de valeur, qui, peut-être...

— Non, coupe le « roi du cinéma ». Ce type-là, je le connais. Il ne marchera pas. C'est un de ces petits c... qui travaillent !

Jean-Simon Cerf qui, nous a-t-on affirmé, était présent, opina du chef. Sa pensée rejoignait, par les

M. Dirler et ses actionnaires triomphant. Pour Natan et ses co-accusés, la geôle, avec ses ustensiles primitifs et son ambiance fade, a remplacé les demeures luxueuses, ornées de meubles et d'objets rares. Bien mal acquis...



1936

La Société Pathé-Cinéma passe à son tour aux liquidateurs.



voies les plus courtes, celle de Natan. Mais, mieux éduqué, sans doute l'eût-il exprimée en termes moins crus.

...Et de gangsters

Dès le début de son règne, Bernard Natan a transformé les studios « muets » de la rue Francoeur et nous est de reconnaître que, d'une part, ces usines à films parlants ne chôment point, et que, d'autre part, rien n'est épargné pour obtenir des images et du son de première qualité.

Toutes vannes ouvertes, le pactole coule, déborde... sauf dans la poche des actionnaires.

Inquiets de la brusque suppression des dividendes, quelques-uns de ces actionnaires viennent, un jour, renifler l'air de la maison. On accueille avec courtoisie ces premiers mécontents — dans deux ou trois ans, on essayera de les jeter dehors — et on leur fait faire la tournée du propriétaire.

— Voyez, messieurs, ces nouveaux studios. Leurs parois insonorisées sont faites avec de la pâte de canne à sucre... Voyez ces camions qui réunissent la prise de vue et la prise de sons... C'est du matériel américain...

— Dites donc, cela doit coûter cher ?

— Plutôt. Le camion complet, rendu au Havre, vaut un million huit cent mille...

— Les micros de studio sont américains, eux aussi ?

— Bien sûr. Ce sont des micros R. C. A. (Radio Corporation of America). Ils coûtent les yeux de la tête... et pour les utiliser, nous avons encore besoin des ingénieurs de son américains... D'ailleurs, voici justement un de ces messieurs... Tenez, celui qui passe là bas...

Timide, l'un des actionnaires demande :

— C'est nous qui payons les salaires de ces techniciens yankees ?

— Evidemment, glousse le cicéron, qui pilote la petite bande des inquiets.

— Et... ces messieurs sont chers ?

Cette fois, le guide rit franchement.

— Assez, rétorque-t-il. Celui que vous venez de voir passer touche vingt-cinq mille francs par mois !

— Et combien paie-t-on un ingénieur de son français ?

— Deux mille cinq cents ! Exactement dix fois moins.

Les actionnaires font la grimace, et sans doute ont-ils tort, car les saignées opérées de ce côté-là sont insignifiantes, comparées aux autres...

Certes, la réalisation des nouveaux films coûte



1938

Natan, Cerf et Jahan-nidès sont emprisonnés.





1898

Charles Pathé fonde la
firma Pathé-Cinéma.

cher, mais les bénéfices de ces productions parlantes françaises, qui attirent les foules, permettent de distribuer de beaux dividendes si, dans la coulisse, Natan, Cerf and C° ne tournaient à leur manière, un « film de gangsters » non destiné au public !

La firme Pathé-Cinéma a beau faire de confortables bénéfices. Quand, dans une seule affaire de « siphonage » — celle des salles du circuit Fournier — l'homme qui est à sa tête soulage la caisse qu'il est chargé de défendre de plus de cinquante millions, qu'on l'accuse d'avoir partagé avec ses complices, les infortunés actionnaires peuvent toujours danser devant le buffet !

Sous la direction de Charles Pathé, qu'était l'actionnaire qui avait confié ses économies à la gigantesque entreprise ?

Tout.

Qu'est-il devenu, sous la dictature du tout-puissant Natan ?

Rien, moins que rien.

On le prie simplement de ne pas s'étonner lorsque « ces messieurs », arguant des « difficultés de trésorerie » dues au développement de la firme — des dividendes astronomiques sont promis... pour plus tard ! — ont l'outrecuidance de faire de nouveaux appels au porte-monnaie de ceux qu'ils détroussent comme dans un bois !

Les deux faces de Natan

L'activité de Bernard Natan est double, et sa personnalité à double face.

D'un côté, c'est le magnat de l'écran, qui intensifie,



1928

Entrée en scène de Bernard Natan. Fin de l'époque des beaux dividendes

coûte que coûte, la production, qui ouvre sans cesse de nouvelles salles, qui amène au cinéma un public de semaine en semaine plus nombreux.

Statistiques en mains, le nouveau chef de Pathé-Cinéma triomphe :

— Avant moi, le pourcentage du public français fréquentant les salles obscures ne dépassait pas six pour cent. J'ai fait monter, moi Natan, ce pourcentage à sept pour cent, et je le ferai monter à huit, à dix, à quinze pour cent !

Sous cette face-là, l'homme est peut-être sincère. Las ! L'autre face du sire, c'est celle du flibustier aux mains pas nettes, dont les opérations sont entachées d'un noir trafic !

Natan-le-flibustier connaît, comme il se doit, des périodes de dépression, où la peur lui tenaille les tripes.

Natan-le-magnat connaît des heures d'exaltation, au cours desquelles il pardonne à son double tous ses fricotages...

Dans ces heures d'exaltation, un rêve le hante : il voudrait obtenir le ruban rouge !

Vraiment, il ne doute de rien.

Autour de lui, gravitent des hommes de toutes sortes. Des bons, des mauvais, et d'autres qui ne sont ni bons ni mauvais, mais tout simplement des parasites, plus ou moins pittoresques, qui gobent, tapis sous la table royale, les miettes du festin.

Serviles jusqu'à l'épuisement, ces parasites flattent la douce manie du grand manitou.

— La croix de la Légion d'honneur ? Mais oui, monsieur Natan, mais certainement, monsieur Natan, nous allons intriguer pour vous la faire décerner. Toutes nos excuses, monsieur Natan, pour ne pas y avoir pensé plus tôt. Vous êtes — vos amis vous le répètent cinquante fois par jour — un grrrrrrrand bonhomme. La croix, vous la méritez...

Et les voilà, le chapeau à la main, dans les anti-chambres.

— Siouplait, M. le directeur du Cabinet, au nom du cinéma français...

Cir de barrage

Pour tourner des films d'après tel ou tel livre, d'après telle ou telle pièce de théâtre, Bernard Natan-le-magnat s'est vu contraint, tout en déplorant cette nécessité impérieuse, d'entrer en contact avec des auteurs.

Certains, malheureusement, ne lui ont pas pardonné d'avoir massacré leur œuvre, ou bien ils lui ont gardé rancune, ayant l'épiderme chatouilleux, de l'injure qu'il leur a faite en leur laissant entrevoir les beautés d'une quelconque combinazione.

Pour dire le vrai, les auteurs, Natan les préfère défunts. Mais encore ne sait-il pas les reconnaître...

Un journaliste de talent, qui s'essaye dans le scénario, vient un jour lui proposer de tourner *Grandeur et servitude militaires*, d'Alfred de Vigny. Natan louche sur le synopsis, se gratte le menton.

— Ce de Vigny, demande-t-il, vous le connaissez ? Croyez-vous qu'il marchera pour une ristourne ?

Pour ce qui est du ruban rouge, c'est un groupe d'auteurs, à la tête duquel se trouvait un grand écrivain populaire, qui a ouvert, entre la boutonnière du magnat et les milieux officiels susceptibles, peut-être par inadvertance, de la fleurir, un tir de barrage crépitant.

Certaines personnalités s'alarmèrent. On leur avait fait savoir que l'attribution du ruban rouge au « roi



1934

Dégringolade rapide de l'entreprise, rendue exsangue par Natan.

du cinéma » provoquerait une longue série de projections privées des films où le candidat à la Légion d'honneur avait tenu un rôle de vedette très spéciale.

Symphonie sonorisée

Essayer de dénombrer les « virtuoses de la guitare » qui, durant cinq années, ont essayé de jouer leur petit air rue Francœur, c'est vouloir dénombrer les étoiles du ciel, les grains de sable du désert, les rats des égouts.

De Mme Hanau, la célèbre « présidente », au plus infime sous-pamphlétaire, tous ces êtres gluants ont rampé, la sébille aux crocs, le long des couloirs de l'administration. La grande majorité, il faut le dire, s'en est retournée bredouille. Ceux qui touchaient devinaient qu'ils pourraient repasser.

Une légende veut que Bernard Natan ait toujours été disposé à racheter à prix d'or une copie de l'un de ses films obscènes. Mais ce n'est qu'une légende. A l'époque où il avait tourné ces scènes crapuleuses, seul existait commercialement le film standard — 35 mm. Depuis, les « récupérateurs » — et Natan le savait mieux que personne ! — s'étaient amusés à reproduire ce métrage d'horreurs en tous formats : 17 mm. 5 ; 16 mm. 19 mm. 5 ; 8 mm.

En fait, Natan, lorsqu'il lui advenait de racheter, en vue de le détruire, un lot d'« erreurs de jeunesse », comme il disait, « les lâchait », pour parler à la manière du poète, avec un élastique !

D'affreux scribouillards, qui imprimaient, sur du papier hygiénique, des « articles » contenant quelques lignes de révélations vraiment gênantes, se voyaient mieux servis.

L'un au moins de ces louches folliculaires agit avec le « roi du cinéma » en « régulier ».

Sur le vu d'un exemplaire de sa feuille de chou, Natan lui avait versé la manne, en lui disant :

— Voilà votre argent. Mais laissez-moi vous dire que, lorsque vous m'affirmez, d'une part, avoir tiré ça à dix mille exemplaires, et, d'autre part, être décidé à ne plus jamais me relancer, je vous tiens pour un double menteur !

Dès le lendemain matin, le maître chanteur, au volant d'une vieille camionnette, livrait à Natan les dix mille exemplaires annoncés, et il quittait le magnat stupéfait en lui jetant :

— Adieu, petit bonhomme. Adieu pour toujours !

Natan, homme au cerveau plein de contradictions, avait procuré une situation de choix à l'homme qui, en 1912, l'avait renvoyé du laboratoire de Pathé-Journal.

Vis-à-vis du maître chanteur « régulier », la répartition lui manqua.

La guerre du chantage

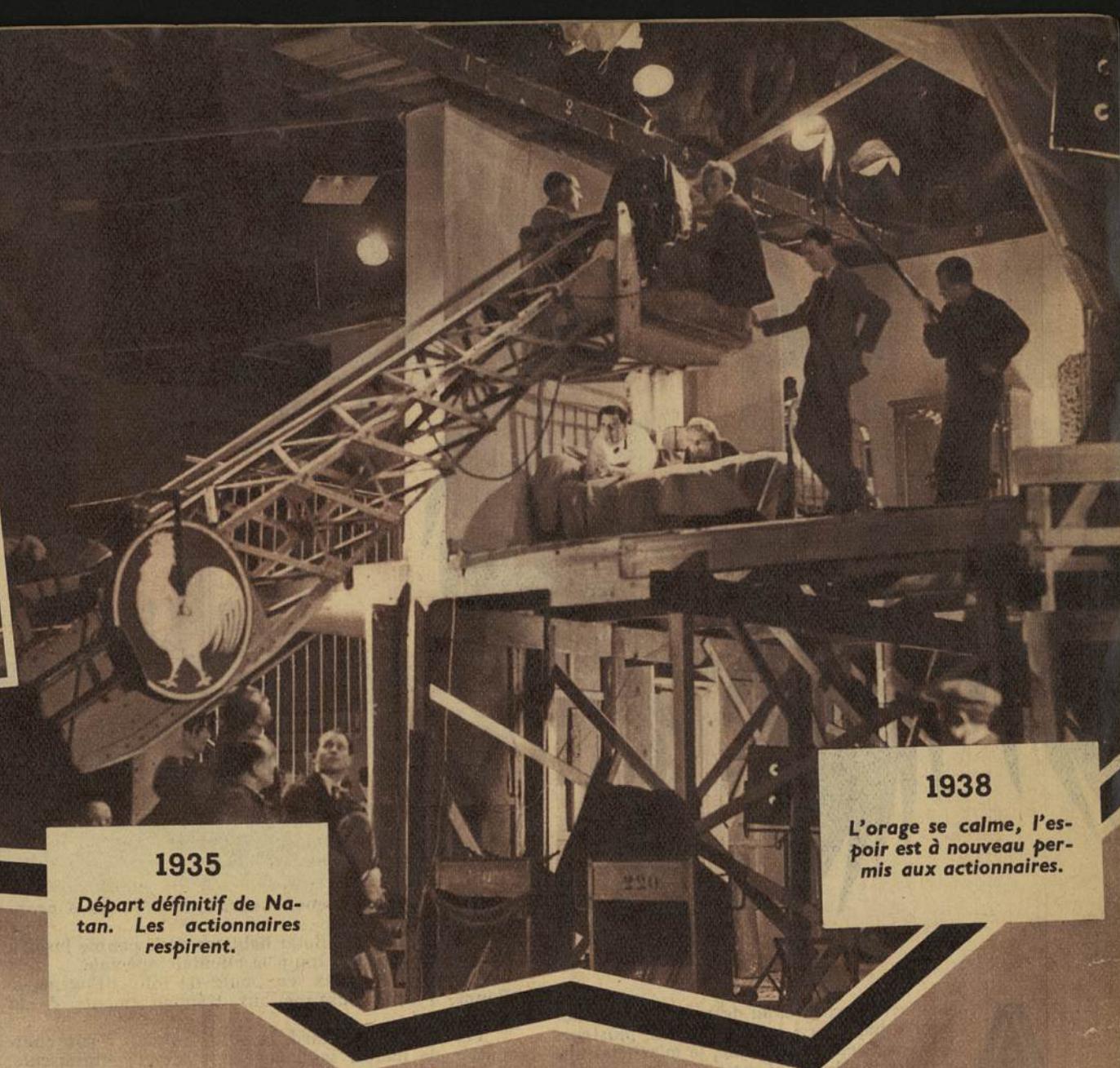
A l'égard de ces sangsues, Natan-le-magnat avait parfois de terribles réactions. Il leur fermait avec rudesse la porte au nez, les envoyait à tous les diables.

Un jour, il crie à l'un de ces quémandeurs :

— Je vous ferai casser la gueule !

L'autre saisit la balle au bond :

— Justement, monsieur Natan, la petite feuille que je viens de mettre sous presse commente avec un grand luxe de détails les agressions commises par vos hommes de main sur la personne des spectateurs du cinéma Marignan, qui protestent contre le film inepte que vous faites passer en ce moment dans cette salle, vraiment digne — après ce qu'elle a coûté à Pathé-Cinéma — d'un meilleur sort...



De g. à dr. :
La grille de l'u-
sine Pathé-Cinéma.

Natan (en médaillon) s'était mêlé aux directeurs de spectacles venus protester contre les taxes. — Les nouveaux an-
imateurs de Pathé-Cinéma ayant remplacé la
"combine" par le travail, la Société peut re-
partir vers la prospérité. (Notre graphique donne
une idée des tumultes de la gestion Natan).

Natan jette un coup d'œil sur l'épreuve que lui tend l'intrus. Noir sur blanc, il y est dit que le « roi du cinéma » a soudoyé trente costauds pour museler, par la force des poings, les spectateurs protestataires.

— Je m'en f... ! glapit Natan. Faites tirer votre torche à un million d'exemplaires si vous voulez. Et puis, j'en ai assez de vous autres. Je vais vous éreinter à mon tour... dans un film ! Allons, disparaissiez !

Sitôt dit sitôt fait. Natan commande à un cinéaste, réputé pour ne pas avoir froid aux yeux, un projet de scénario contre les maîtres chanteurs, une œuvre gigantesque, puissante, à laquelle on fera une publicité formidable, et qui sera destinée à ameuter à la fois les pouvoirs publics et l'homme de la rue contre cette vermine.

Le cinéaste choisi est jeune, ambitieux. Il voit dans cette œuvre, une occasion de percer d'un seul coup, de manière éclatante. Le scénario qu'il apporte à Bernard Natan est un réquisitoire vibrant contre la répugnante engeance qui vit du chantage. A lui seul, le titre animé, où l'on doit voir des cloportes rampant de dessous une pierre humide soulevée par une main, donne une idée de l'action louche, ténébreuse du film, qui ne pourra manquer de soulever d'écueils contre le public.

Mais Natan se dégonfle. Il secoue la tête :

— Non... Tout compte fait, à quoi bon !

Natan-le-Magnat, dans un moment d'optimisme, a eu l'idée de réaliser ce film.

Natan-le-Flibustier décommande le projet élaboré par son double.

Les actions de Pathé-Cinéma dégringolent à la verticale. Les actionnaires, groupés, engagent contre leur mauvais administrateur un combat implacable, une partie de catch au finish.

Natan-le-Flibustier ne songe plus à préparer un film. Il songe à préparer — tout doux, tout doux — sa fuite.

Sa voiture, une puissante Bugatti, véritable bolide, est là, dans le garage, prête à partir...

Il n'est pas question, pour le paniquard, de filer sans biscuit. Il faut qu'il réunisse quelques sous, il faut qu'il se constitue — tout doux, tout doux — une « petite planque ». Dans une cachette connue de lui seul, il entasse les billets de banque. Un million, deux millions, cinq millions, dix millions...

Son jour est tout choisi. Il prendra la route un dimanche. Et il partira de l'usine, vidée de son personnel.

Taux départ

Peu généreux, nous l'avons dit, avec ses maîtresses de grand apparat, Natan l'est encore moins avec les

1935

Départ définitif de Natan. Les actionnaires respirent.

1938

L'orage se calme, l'espoir est à nouveau per-
mis aux actionnaires.

autres. Il passe, à tort ou à raison, pour avoir le billet de mille francs difficile.

Comment, nanti d'une telle réputation, obtient-il d'une amie qu'elle consente à le suivre dans cette fuite-panique où il va se lancer, en laissant derrière lui Cerf et ses autres copains, sa femme, ses enfants et ce foyer auquel on le prétend si fortement attaché ? Toujours est-il que lorsque roulant à toute vitesse, il écrase près de Versailles un cycliste, et prend la fuite sans même songer à porter aide au pauvre gars, une jeune femme est à ses côtés, qui lui crie peut-être de ralentir son train d'enfer, de lui arrêter !

De fait, un peu plus loin, il stoppe malgré lui — contre un arbre — sans dommage pour sa personne ni pour celle de sa passagère. Mais le bolide prend feu. Armé d'une clé anglaise, le « roi de l'écran » arrache aux flammes les liasses de banknotes... et revient à Paris, en s'attendant au pire.

L'affaire s'arrange à bon compte... relativement.

Mais l'inquiétude de Natan ne fait que croître. Désormais, à toutes les peurs que connaît déjà son âme tourmentée, vient s'ajouter une peur nouvelle, une peur toute fraîche.

Natan a peur de fuir... tout au moins par la route terrestre.

Et il faut bien croire — si l'existence d'un avion mystérieux vient à être démontrée — que la route aérienne ne lui a pas été plus clémente.

Encore des millions

Qu'on ne s'y trompe pas. Les ravageurs de Pathé-Cinéma n'ont rien inventé. Natan, Cerf and C° ont tout bonnement copié les méthodes de ceux qu'à Hollywood on nomme des *Tricksters*, antipathiques margoulins dont les « siphonages » ont conduit à la ruine totale de nombreuses firmes cinégraphiques.

Qu'on n'aille pas imaginer qu'après son « faux départ », Natan, douché, se tienne coi. Ce serait mal apprécier la gravité du mal qui le ronge. Ayant réintégré son bureau, le magnat, dont l'activité malfaisante dépasse de plus en plus l'activité utile, poursuit, au point où il les avait laissées, ses opérations délictueuses.

En mal d'argent, Pathé-Cinéma revend à la Société anglaise Kodak-Pathé, un paquet d'actions de cette société. Il y en a pour trente-cinq millions. Un certain avocat du nom de Castro, habitant Costa Rica, est indiqué comme ayant touché une « commission » de quatre millions, pour « démarches en vue de rapprocher les parties » — qui se connaissent depuis trente ans !

Questionnés par les représentants des actionnaires de Pathé-Cinéma, dévorés de méfiance, les dirigeants

de Kodak-Pathé affirment ne rien connaître de cette mystérieuse commission, versée sur l'ordre de Natan.

Plainte est portée.

Interrogé par commission rogatoire, Castro reconnaît avoir touché la commission. Pressé de questions, sommé de déclarer si oui ou non il a partagé ces quatre millions avec Natan et consorts, l'homme de paille fait le mort, élude l'inquisition en affirmant que « lors de son prochain voyage en France », sa première visite sera pour le juge d'instruction.

Ce magistrat — on s'en doute — l'attend toujours.

Le commencement de la fin

Tout a une fin. La principale « société de siphonage » créée par Natan et ses complices — avec l'argent de Pathé-Cinéma ! — est déclarée en faillite.

Le « gang » Natan est accusé d'avoir, grâce à cette société, « siphonné » une soixantaine de millions !

Contre le magnat déchu, les plaintes s'amontent. Acculé, suant de peur, il essaie de tenir tête encore. On le voit se couler au long des murs. Son visage verdi sue l'angoisse. Il discerne partout des traîtres, des conspirateurs qui complotent sa perte. Aperçoit-il un groupe d'employés occupé à discourir dans la cour ? Vite il s'approche : « Rentrez dans vos bureaux, messieurs, ordonne-t-il de sa voix froide. » Si ces employés ont un journal entre les mains, la voix de Natan devient saccadée. Il ricane :

— Que lisez-vous là ? Est-ce encore un de ces torchons d'imprimerie qui réclament mon arrestation ?

Car les temps sont révolus.

Des feuilles d'une seule page, recto verso, distribuées gratuitement, publient des articles virulents. L'en-tête la plus fréquente, imprimée en caractères de plusieurs centimètres de hauteur, se lit ainsi : A QUAND L'ARRESTATION DE NATAN ?

Il fallut attendre encore trois ans pour voir le « roi du cinéma », flanqué de son ami Cerf, prendre le chemin de la Santé.

Le scandale Natan and C° commence.

FILM ENQUETE REALISE PAR
LES ENQUETEURS DE DETECTIVE

Copyright Detective 1939. Reproduction même partielle rigoureusement interdite.

La présentation de ce numéro
est de J.-G. SÉRUZIER.



ma parole o' hor

III (1)

APRÈS avoir expédié, au delà des mers, grâce aux « baratins » les plus variés, plusieurs « colis », en vente ferme, je m'achetai une voiture et je louai un appartement, rue Frochot.

Puis je décidai que ma prochaine voyageuse s'en irait, là-bas, « s'expliquer » pour mon compte.

Cette candidate au turf semi-tropical s'appelait Suzanne, et elle travaillait dans une charcuterie de la rue Lepic.

J'avais repéré cette jolie brune alors qu'elle faisait claquer ses talons sur le macadam en portant dans une boîte nickelée, et percée de trous, des côtelettes à la sauce toute chaude.

Je l'accostai un jour en lui disant :

— Dites, mademoiselle, elles sont bonnes vos côtelettes à la sauce ?

Elle continua à trotter, un peu plus vite, et ne me répondit que par un haussement d'épaules.

Je la suivis :

— Allons, mademoiselle, ne vous fâchez pas...

Elle tourna la tête brusquement, sans doute pour me répondre vivement, et ce mouvement lui permit de voir mon faciès souriant et en apparence inoffensif.

— Ecoutez, lui dis-je, j'ai une proposition honnête à vous faire. Au lieu de porter ces côtelettes chez un client, portez-les donc chez moi et mangeons-les ensemble avec une bonne bouteille de ce que vous voudrez.

Complètement désarmée, elle ne put s'empêcher de rire, d'un rire clair qui s'éteignit, sous la voûte noire d'un immeuble bourgeois de la rue Vintimille.

— Je suis arrivée, Adieu.

— Non, je vous attends

— Jamais de la vie !

Mais cinq minutes plus tard, nous prenions l'apéro, en cachette, dans un petit café de la rue de Bruxelles. Je voulus l'embrasser.

— Y pensez-vous, me dit-elle en me repoussant. Je suis fiancée.

Et elle me montra une bague, vague anneau orné d'un « diam » infime et de deux perles selon toute vraisemblance japonaises.

— Tant pis, lui dis-je, c'est dommage.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

Toujours l'éternel féminin, qui adore écouter le chant rauque du coq !

— Evidemment, répondis-je en voilant un peu mon timbre..., ce fiancé devrait me laisser indifférent. Mais ça me fait tout de même quelque chose, parce que, bien que je ne me sois permis de vous adresser la parole qu'aujourd'hui, il y a déjà longtemps que je vous ai remarquée...

Le lendemain soir, nous nous rencontrâmes, comme par hasard, alors qu'au bras de son fiancé, Suzanne sortait d'un cinéma du boulevard de Clichy.

Elle me présenta. Et le fiancé, qui portait le patronyme d'Eugène, me tendit une main rouge par la préparation quotidienne des hachis, galantines, pâtés,

saucisses et autres cochonneries, et m'invita à prendre un verre.

Ce verre bu, je pilotai habilement le couple jusqu'à l'Ange Mauve, dancing à la clientèle spéciale.

Là, sous les yeux en boule de loto d'Eugène, le fiancé, j'initia Suzanne aux trémoussements de la rumba.

Trois jours plus tard, la petite rendait à son charcutier de fiancé, sa bague au « diam » minuscule, flanqué de perles japonaises.

Adieu ! Charenterie...

La nuit suivante, vers deux heures, alors que je venais de raccompagner Suzanne, dont j'avais fait ma maîtresse dans un hôtel de la rue Fromentin, je fus abordé par Eugène, le fiancé délaissé.

— J'ai deux mots à vous dire, me fit-il, d'un ton assez haineux.

— Allez-y, dites-les. Mais vite. Je suis pressé.

— Vous savez que Suzanne m'a repris sa parole ?

— Je le sais !

— C'est à cause de vous.

— Peut-être bien. Et alors ?

— Et alors ? Vous allez me la rendre.

— Sans blague !

— Oui. Vous allez me la rendre ou sans ça...

— Ecoute, grondai-je. Tu vas me f... la paix et tout de suite ! Tu n'es qu'un couillon, et des femmes comme Suzanne ce n'est pas pour ton plaisir. Compris ? Maintenant file.

La main du gars s'enfonça dans sa poche. A travers l'étoffe je devinai le couteau... le couteau de charcutier.

Un éclair. L'intention du gars fut coupée net par mon poing qui l'atteignit en pleine figure. Il chancela...

— Adieu imbécile ! lui dit-je en m'en allant.

Le samedi soir, deux jours après cet événement de peu d'importance, Suzanne vint me rejoindre, sa valise à la main, et après l'échange d'un long baiser :

— Ça y est, m'informa-t-elle, j'ai dit adieu à la charcuterie !

Pile ou face

Les souteneurs-trafiquants ont coutume de bomber le torse, de se vanter de n'avoir jamais été « doublés » par une femme.

Du bluff.

En expédiant, à mon compte, ma Suzanne à São Paulo (Brésil), je savais fort bien que je jouais à pile ou face les quelque douze mille francs que me coûtait son départ.

Du succès, elle en aurait, certes. Toutes les nouvelles en ont, là-bas. Mais songerait-elle à m'envoyer la comptée, avec au moins un semblant de régularité ?

Suzanne m'envoya, le premier mois, un mandat de huit mille francs, avec une lettre très tendre — quatre pages d'écriture serrée et, pendant le premier semestre, elle persévéra dans cette noble attitude, les envois variant entre six mille et neuf mille francs.

Brusquement, le taux de ses mandats se mit à tomber à la verticale. Au huitième mois, je ne reçus que trois billets. Au neuvième mois, dix-huit cents francs.

Effondré, je courus chez Raymond le Toulousain, qui, en trafiquant chevronné, avait organisé le départ de ma gagneuse.

Au terme d'un voyage morne, c'est la prostitution tropicale, le rude « travail d'abattoir » qui a tôt fait de flétrir les femmes.

— As-tu des nouvelles de là-bas ? J'ai l'impression que Suzanne me laisse choir !

— Tu ne serais pas le premier, ricana Raymond.

— Hein ?

— Je te dis qu'elle n'a pas tort.

Les vieux principes du milieu sont morts, et une des raisons pour lesquelles ils sont morts, c'est que les femmes ne veulent plus accepter notre loi. La tienne est complètement affranchie à présent, et, soit qu'elle ait trouvé un autre « mac », soit qu'elle veuille mettre un peu de sous à gauche, pour elle-même, le résultat sera pareil pour toi. Le mois prochain tu recevras la carte postale d'adieu.

Raymond avait deviné juste. Le mois suivant, je reçus une brève lettre :

Mon cher Gaston,

Des copines qui sont arrivées ici après moi m'ont renseignée sur les agissements à Paris. Je sais qu'avec l'argent que je t'envoie tu mènes la belle vie et que tu ne te refuses rien, pas même les femmes. J'ai enfin compris la véritable nature et bien souvent j'ai regretté d'avoir plaidé mon travail pour le suivre. Enfin, comme il est trop tard pour que je revienne en arrière, je continue dans le chemin où tu m'as placée, mais avec la compensation d'un amour que tu ne peux pas me donner, puisque tu as préféré rester à Paris pour faire la foire avec mon argent pendant que je m'esquinte ici.

Je ne t'en veux pas, je ne te garde aucune rançune, et je te dis adieu.

Celle qui a été la femme.

SUZANNE.

P.S. — Surtout ne viens pas ici parce que mon nouvel homme est plus dur que toi et tu feras un voyage inutile et malsain.

Je déchirai la lettre en petits morceaux et la jetai dans un égout.

Le lendemain, je fis mon bilan.

Mon appartement était payé pour le terme courant. Ma voiture ne devait rien à personne et mon compte en banque se montait à trente et un mille francs.

Il s'agissait de « remettre ça » sans perdre de temps.

Je me lançai à nouveau en chasse, bien décidé cette fois à ne plus envoyer de femmes au loin autrement qu'en vente ferme.

Je fis paraître dans un journal galant cette annonce :

« Monsieur, 36 ans, grand, élégant, fortuné, possédant voiture, dés, faire connais, dactylo, jeune et jolie, désint., pour distrac. et affec. Donnerait petite aide matér. et cadeaux. »

Je reçus, la semaine suivante, une quarantaine de réponses, contenant chacune la photo demandée. Procédant par voie d'élimination, les moches en tête, et il n'en manquait pas, je donnai à quatre correspondantes rendezvous, et j'en choisis finalement deux pour la traite : Cécile et Maddy.

Cécile, une grande blonde, était dactylo dans une banque. Maddy, dactylo également, pianotait dans une grande administration. Mais à l'encontre de Cécile, elle était petite, boulotte et rousse. Admirablement modelée, d'ailleurs. Et puis, n'est-ce pas, il en faut bien pour tous les goûts...

Libres toutes les deux, elles acceptèrent mes rendez-vous, mes promenades en voiture, mes menus cadeaux.

Cécile devint ma maîtresse la première. Deux jours plus tard, ce fut le tour de Maddy. Je laissai « courir » ainsi, comme disent les Corses, pendant une bonne quinzaine de jours. Puis brusquement, un dimanche soir, alors que je rentrais avec Cécile d'une promenade sentimentale, je me penchai vers elle, et ralentissant la vitesse de la voiture, je lui dis, tout en poussant un profond soupir :

— Et dire que demain, il va falloir que tu ailles travailler !

— Hélas ! me répondit-elle, sa gaité fauchée net. Je la laissai digérer cette pilule un instant.

— Pourtant, repris-je, si tu n'étais pas forcée de te rendre chaque jour à ta sale boîte, quelle belle existence serait la nôtre !

La réponse arriva, inattendue — du moins pour moi.

— Dois-je comprendre, Gaston, que c'est le mariage que tu me proposes ?

Ayant dit cela, Cécile regarda droit devant elle à travers le pare-brise et attendit une réponse.

— Ma chérie, hasardai-je, le mariage est une chose trop grave pour que l'on puisse en parler lorsqu'on ne s'est connu qu'une quinzaine de jours. Tu sais que



je t'aime beaucoup. Je crois te l'avoir prouvé de la manière la plus tendre...

Rigide, immobile. Cécile écoutait mes paroles comme s'il se fût agi d'une autre qu'elle, et je sentais bien qu'elles ne la pénétraient guère. Néanmoins, je continuai, ne voulant pas lâcher le morceau :

— Nous croyons nous connaître, mon adorée, parce que nous avons fait quelques promenades ensemble, parce que nous sommes amant et maîtresse. Mais, en réalité, nous ne nous connaissons guère, précisément parce que nous ne nous voyons pas assez. La solution est simple : voyons-nous davantage... soyons vraiment modernes... essayons de vivre ensemble continuellement pendant quelque temps et si nous parvenons à nous accorder, alors...

De plus en plus figée, Cécile questionna d'un ton pointu :

— Qu'entends-tu par vivre continuellement ensemble ?

— C'est bien simple ! Quitte ta boîte et viens dormir chez moi.

La femme se retourna tout d'un bloc et me regarda comme si elle ne m'avait jamais encore vu. Puis elle me jeta :

— Pour qui me prends-tu ? Quitter mon travail pour suivre un homme qui ignore s'il m'aime assez pour m'épouser ? Jamais !

Le refus était catégorique, et je sentis immédiatement l'inutilité de toute instance.

En déposant la récalcitrante devant sa porte, je lui demandai :

— A demain ?

— A demain, si tu veux.

Mais nous savions bien que tout était fini, et que nous n'irions, ni l'un ni l'autre, à ce rendez-vous fantôme.

Maddy à l'entraînement

Ne tenant pas à récidiver dans l'échec, je pris toutes mes précautions pour boucler ma deuxième affaire avec succès, en offrant à Maddy deux jolies robes, avec les chapeaux et les chaussures assorties, plusieurs combinaisons de soie et toute une série de bas du même métal. Puis, réussissant à obtenir d'elle un rendez-vous quotidien, je la cueillis chaque soir à la sortie de son travail et la traînai après dîner, de dancing en dancing.

Un soir, entre deux danses, elle me parla avec lassitude de sa machine à écrire.

Eh bien, chérie ! lui dis-je, puisque ton boulot t'ennuie, qu'est-ce que tu attends pour le plaquer ?

Elle me regardait d'un air surpris.

D'un ton détaché, je lâchai :

— Sois sûre qu'à ta place je ne m'essuierais pas toute la journée à taper sur cette machine !

— De quoi vivrai-je ?

— Vrai, je te croyais plus à la page. D'abord, je suis t'aider... et ensuite j'ai des relations, des hommes remplis d'argent qui ne demanderont pas mieux que de t'aider, eux aussi...

— Oui, opina-t-elle, je comprends ton idée... les autres m'entretiendraient... et toi tu m'aurais à l'œil !

Lui versant un peu de champagne, je cherchai à arrondir les angles :

— Ecoute, chérie, tu prends cela un peu brutalement. Je ne t'ai pas caché le fait que je suis très moderne. La vie est tellement dure à l'heure actuelle.

Maddy sembla réfléchir un moment, puis soudain elle me posa cette question déconcertante :

— Gaston, les amis qui te disent bonjour dans les dancings où nous allons, ce sont bien, n'est-ce pas, des maquereaux ?

— Oui, répliquai-je, mes yeux rivés aux siens.

— Bon, fit-elle. Alors, toi, Gaston ?

— Moi, lui dis-je d'une voix très douce, j'en suis un aussi.

A nouveau, elle sembla réfléchir, puis soudain, s'accrochant à mes revers :

— Ecoute, Gaston, réponds-moi franchement. As-tu une autre maîtresse ?

— Tu es folle !

— Ta parole. Je veux ta parole...

— Ma parole d'homme, la seule que je puisse te donner, tu l'as.

— Gaston, mon chéri, je vais quitter ma boîte. A partir de demain je serai ta petite femme !

La première « comptée » que Maddy m'apporta fut la paie qu'elle venait de toucher à la caisse de son administration.

— Voilà mon mois, sourit-elle. Mille francs. C'est en billets de cent francs, mais tu peux compter...

— Non, ma chérie, je ne veux pas de ton argent. Cette « fausse comptée » ne m'intéresse pas. Tu l'as gagnée en travaillant péniblement pendant tout un mois. Garde-la pour t'acheter des robes. Quand tu me donneras une « comptée », je veux que tu l'aises gagnée avec facilité et sans fatigue excessive. Je suis un « mac », moi, pas un négrier !

Ce verbiage facile bouleversa le cœur de la petite.

— Je t'adore... je t'adore...

Puis d'un geste vif, elle m'enfonça la liasse dans la poche, en me disant :

— Ne me rends pas cet argent... je t'en supplie...

Et le soir même, ayant fait son premier micheton — je lui avais moi-même conseillé de choisir, pour débouter, un client physiquement supportable — elle me rapporta, la joie dans le cœur, les deux premières livres de sa vie de p... !

(A suivre.)

Gaston GUILLAUD.

Copyright 1938 by Détective and Harry Grey.

Reproduction, même partielle, rigoureusement interdite.

Reportage photographique DÉTECTIVE.

Marcel CARRIÈRE.

Tôt ou tard, le souteneur reçoit la lettre où sa « femme » lui annonce qu'elle le « laisse tomber ». Il se met alors en quête d'une nouvelle victime : vendeuse, petite bonne ou trottin.

Pour MAIGRIR de 1 à 30 kilos

prenez des cachets DELLOVA qui font maigrir progressivement de 4 à 5 kilos chaque mois, sans régime, en secret et sans danger pour la santé.

Recommandés par le corps médical
La boîte 17 fr. Envoi discret fco c. remb.
par Lab. J. D. Lafosse, 48, avenue de la République, Paris.

ECZÉMA GUÉRI !

Toute personne souffrant d'eczéma, acne, psoriasis, démangeaisons, dartres, maux de jambes, ulcères variqueux, ou toute autre maladie de la peau pourra apprécier gratuitement les rapides et bienfaisants effets de l'Eau Précieuse Dépensier. Ce remède souverain a guéri depuis un demi-siècle des milliers de malades désespérés après avoir tout essayé mais en vain.

EAU PRÉCIEUSE DÉPENSIER

FLACON D'ESSAI GRATUIT sur demande à C. ROUX, 52, rue d'Alsace-Lorraine, Malakoff

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE -

Sans calomel — Et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Votre foie devrait verser, chaque jour, au moins un litre de bile dans votre intestin. Si cette bile arrive mal, vous ne digérez pas vos aliments, ils se putréfient. Vous vous sentez lourd. Vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les laxatifs sont des pis-aller. Une selle forcée n'atteint pas la cause. Seules les PETITES PILULES CARTERS POUR LE FOIE ont le pouvoir d'assurer cet afflux de bile qui vous remettra à neuf. Végétales, douces, étonnantes pour activer la bile. Exigez les Petites Pilules Carters. Toutes pharmacies : Frs. 11.75

POUR LA PUBLICITÉ DANS

" DÉTECTIVE "

s'adresser à :

Mme H. DELLONG
1, rue Lord-Byron - PARIS

Tél. : BALzac 12-00

POUR LES ETRENNES

le cadeau le plus nouveau et le plus utile

RÉTRO-MIROIR

miroir rétroviseur pliant



★ RÉTRO-MIROIR se fixe également au mur ou se place sur une table, il s'oriente et s'incline à volonté.

Prix imposé :
39 fr. 75

En vente dans tous les Grands Magasins — Parfumeurs — Coiffeurs et Magasins de Nouveautés ou à défaut : RÉTRO-MIROIR, 92, Champs-Élysées, PARIS

Service « D », 92, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Veuillez m'envoyer par paquet recommandé contre remboursement un miroir "RÉTRO-MIROIR" au prix de 39 fr. 75.

Nom _____
Adresse _____

Vous aurez tous de beaux cheveux
J'envoie "gratuit" mon livre
précieux de bienfaits contre : chute, dé-
mangeaisons, pellicules, cheveux clair-
semés, gras ou secs, etc... et activer
repousse. Attestations admirables.
Cela ne vous engage à rien, écrivez-moi:
Sœur Haydée, des Bourdettes
St-Agne, Route de Balm, TOULOUSE

Vous pouvez encore
GRANDIR
de 10 à 20 cm. ou devenir fort.
Procédé COPP. Breveté S.G.D.G.
Succès garanti. Remboursé en cas
d'insuccès. — Envoi gratuit et
discret contre 1 timb. Dr Inst. Moderne N°
144, à Pontcharra (Isère).



L'INFLUENCE PERSONNELLE. Volume illustré : 20 fr.
LES FORCES MYSTÉRIEUSES (H. Fricht) : 18 fr. — TRAITÉ
DE SORCELLERIE ET DE MAGIE PRATIQUE, la science
des vieux magiciens mise à la portée de tous (Pr. Simard).
Fort volume illustré : 30 fr. — MANUEL DE L'AMOUR
CONJUGAL (Dr Eynon). Illustré : 14 fr. — L'ART D'AIMER
(Dr Jaff). Illustré : 14 fr. — AVANT, PENDANT, APRÈS
(Dr Coufeynon). Illustré : 12 fr.

Chaque volume, accompagné du Catalogue
général de livres rares et précieux, est expé-
dié franco contre bon ou mt-poste adressé au
COMPTOIR DU LIVRE, 18, r. du Mail, PARIS-2^e

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides,
par traitement nouveau.
Facile et discret (1 à 3 applicat.). Prostate.
Impuissance. Rétrécissement. Blennorragie.
Filaments. Métrite. Perites. Règles doulou-
reuses. Syphilis.
Le Dr consulte et répond discrètement
lui-même sans attente.
INST. BIOLOGIQUE, 59, rue Boursault, PARIS-17^e

MERVEILLEUX est le Pendule au Bétafite à 50 %
d'Uranium, fait découvrir tous
trésors, détermine le sexe, les aliments ou médicaments
qu'il vous faut, les nombres de chance. Prix 50 fr. Dem.
livre : La Science du bonheur par l'utilisation des forces
Radio-Actives, le magnétisme l'hypnotisme. Prix 22 fr. 80
c. mandat. Catal. fco. L'INITIATEUR, à Viesly (Nord).

LAINES A MATELAS 8 fr. kg. Infeut. à tricoter main
machine et coton 800 coloris. Crins. Echantillons gratis.
Laines Evad. 65 Tourcoing.

LIVRES

NEUFS NON COUPÉS

Romans, Histoire, Sociologie, Philosophie,
Beaux-Arts, Sciences Occultes, Médecine, etc.

A PRIX REDUITS

Catalogue général franco contre 2 francs en timbres-poste

LIBRAIRIE CRITIQUE - 18, Rue Cels, 18, PARIS-XIV^e

ÉCOLE INTERNATIONALE de DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande

28, AVENUE HOCHE (8^e)
CAR. 19-45

LA PLANTE QUI MAIGRIT

SANS DROGUES NI RÉGIME

avec l'extrait de GANDOUR vous
pourrez maigrir du corps entier ou de
la partie désirée pour conserver votre
allure jeune, votre agilité et mieux vous
porter. résultat visible dès le 6^e jour. Recommandé par le corps médical. Notices
et ECHANTILLON GRATUIT Laborat. GANDOUR, 8, rue Michodière, PARIS.

Mme MAX Voyante, diplôme international. Tarots.
Lignes mains. Guide, renseigne, ramène affection. Reçoit t. les jours et dim. et
par correspond. 25 fr. 151, rue du Fg-Poissonnière, Paris-9^e. (M^e Barbès-Poissonnière-Gare du
Nord.)

PIERRE LOISELET

un héros sans chemise

Monsieur Dondaine

aventurier

un roman sans vergogne

16.50

l'ÉLECTRICITÉ



Pourquoi
le traitement
par
l'électricité
guérit:

Le précis d'électrothérapie galvanique édité par l'Institut Médical Moderne

du Docteur M.A. GRARD de Bruxelles et envoyé gratuitement à tous ceux qui en feront la demande, va vous l'apprendre immédiatement.

Ce superbe ouvrage médical de près de 100 pages avec gravures et illustrations et valant 20 francs, explique en termes simples et clairs la grande popularité du traitement galvanique, ses énormes avantages et sa vogue sans cesse croissante.

Il est divisé en 5 chapitres expliquant de façon très détaillée les maladies du

Système Nerveux et de

l'Appareil Urinaire chez l'homme et la femme, les

Maladie des Voies Digestives et du

Système Musculaire et Locomoteur.

A tous les malades désespérés qui ont vainement essayé les vieilles méthodes médicamenteuses si funestes pour les voies digestives, à tous ceux qui ont vu leur affection rester rebelle et résister aux traitements les plus variés, à tous ceux qui ont dépensé beaucoup d'argent pour ne rien obtenir et qui sont découragés, je conseille simplement de demander mon livre et de prendre connaissance des résultats obtenus par ma méthode de traitement depuis plus de 25 années.

De suite ils comprendront la raison profonde de mon succès, puisque le malade a toute facilité de suivre le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime et ses occupations. En même temps, ils se rendront compte de la cause, de la marche, de la nature des symptômes de leur affection et de la raison pour laquelle, seule, l'Électricité Galvanique pourra les soulager et les guérir.

C'est une simple question de bon sens et je puis dire en toute logique que chaque famille devrait posséder mon traité pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé. C'est du reste pourquoi j'engage immédiatement tous les lecteurs de ce journal, Hommes et Femmes, Célibataires et Mariés, à m'en faire la demande.

C'EST GRATUIT : Écrivez à M^e le Docteur M.A. GRARD, Institut Médical Moderne, 30, Avenue Alexandre-Bertrand à FOREST-BRUXELLES, et vous recevrez par retour du courrier, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

Affranchissement pour l'Etranger : lettres, 2,25 ; cartes, 1,25

Cette sacrée Vérité...

par
Simone France

LUNDI. — La loi de quarante heures fait couler des flots d'éloquence et des flots d'encre. Pour elle, on se bat ; pour elle, on se déchire ; pour elle, on mettrait la France à feu et à sang.

Cependant, il est au moins un homme qu'elle ne contente pas et qui, loin de trouver qu'il en fait assez, durant le jour, pour le compte de la ville de Paris, travaille la nuit à balayer les toits. Il s'agit de M. Auguste Poucet, cantonnier municipal, que l'on surprit l'autre nuit à nettoyer les toits de l'immeuble qu'il habite, rue Lacépède. Ce n'est pas une chose ordinaire ; aussi les agents qui reçurent les paquets de neige sur la tête en furent-ils tout esbouis. Ils appellèrent les pompiers à la rescoussse et, grâce aux longues échelles, réussirent à capturer ce singulier travailleur.

Au poste de police, tout s'expliqua : l'homme était noctambule. Parbleu ! il faut être noctambule ou fou pour aimer à ce point le travail qu'on prenne sur son sommeil pour l'accomplir. Mais ne pensez-vous pas que l'administration de la ville devrait récompenser ce phénomène ?



JEUDI. — Croyez-vous qu'on en a fait un « plat » avec la « disparition » de la châtelaine de Kerléon !

On la croyait enlevée, séquestrée (je ne vais pas jusqu'à dire kidnappée, car la dame n'est plus d'un âge tendre ; à moins qu'on n'entende par là qu'elle retombe en enfance).

Tout bonnement, elle était subjuguée par un escroc, par l'aventurier Jean Charpentier.

Je ne vous dirai pas le détail de cette histoire. Tous les journaux l'ont relatée, en long et en large de leurs colonnes.

Je me contenterai d'en tirer la morale.

D'abord, il n'est jamais bon qu'une femme d'âge mûr se lie de trop près avec un homme jeune ; elle y peut gagner, il est vrai, du plaisir, mais sa bourse en souffrira sûrement.

Ensuite, je dirai que Charpenier ne me semble pas si répréhensible. Il a embelli l'automne de la châtelaine qu'il dorlotait. N'étaient les cinq chevaux de course qu'il s'était payé, je lui pardonnerais son galop d'essai avec la vieille pouliche.



SAMEDI. — C'est un fait qu'en dépit du redressement financier amorcé par Paul Reynaud, le dollar est encore une monnaie intéressante à venir dépenser en France, et qu'il en coûte peu aux Américains pour s'amuser chez nous et même pour y faire du bien.

Cela dit non pour diminuer la beauté du geste des trois touristes d'outre-Atlantique qui, la nuit de Noël, hantèrent les postes de police de la capitale. Ils choisirent une douzaine de « clochards », qui se chauffaient près du poêle d'un poste et les emmenèrent, dans de superbes limousines, en des restaurants du boulevard Raspail, où les pauvres diables purent boire et manger tout leur souci, sans compter qu'au dessert il fut remis à chacun un billet de 100 francs.

Vous me direz que cela reste symbolique, car douze clochards, en regard de tous les autres, c'est peu ; vous me direz que leur réveil sera douloureux et qu'ils sentiront plus durement, après cela, leur infertume. J'en tombe d'accord, mais tout de même le geste était beau...



DIMANCHE. — On peut avoir des goûts très prononcés pour Franco et ses troupes et sa cause, sans pour cela se comporter comme cette Irlandaise de cinquante ans.

Notre Irlandaise voulait se rendre en Espagne nationaliste, mais les autorités françaises ne voulaient pas et lui refusaient le visa nécessaire. Dame ! s'il lui fut arrivé dommage, cela eût pu créer un incident diplomatique avec la République d'Irlande.

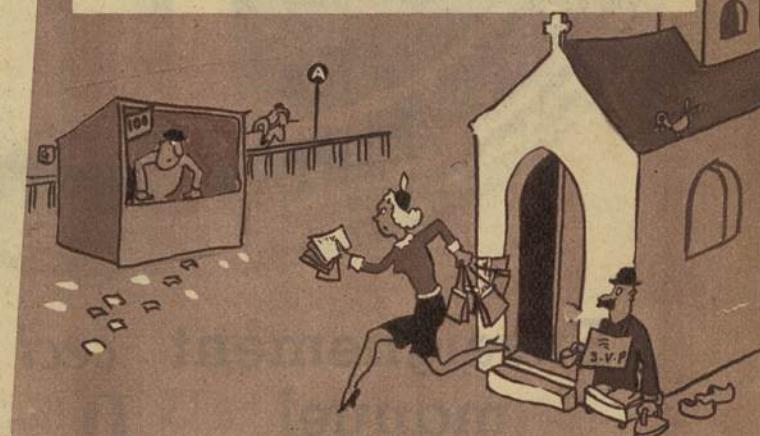
Elle ne connaissait pas les sentiers et le pont international était gardé. Il lui restait de traverser la Bidassoa à la nage. Mais traverser un fleuve par 15 degrés au-dessous de zéro n'est pas à la portée de tout le monde. Pour tout dire, il faut la foi qui soulève les montagnes et doit réchauffer l'onde glaciale, pour accomplir un tel exploit. Il est à croire que notre Irlandaise avait assez de flamme au cœur et d'énergie au corps, puisqu'elle en vint à bout.

Il ne reste plus qu'à lui souhaiter de n'être pas « refroidie » par le spectacle déchirant d'un pays en proie aux luttes fratricides.

MERCREDI. — L'autre jour, en la XVII^e Chambre correctionnelle, comparaissaient dix-sept personnes, pour paris clandestins aux courses.

Comme j'en rendais compte à mon directeur, il me dit : « Ne soyez pas méchante pour eux ; vous savez, les joueurs aux courses ont bien des excuses. » En principe, je trouve prudent d'obéir à un directeur ; il détient la puissance et la caisse ; ce sont des arguments qui pèsent. Mais là, j'étais tentée de me rebeller. Que diable ! Est-il des excuses à ceux qui mangent en jeux stupides l'argent du ménage et mettent sur la paille leur femme et leurs enfants ? J'appris ensuite que mon directeur avait un faible pour les performances hippiques et, pour tout dire, qu'il s'y ruinait. Chut ! me dit-on, on ne parle pas d'étrilles dans la maison d'un étrillé.

De sorte que je suis bien gênée pour vous apprendre que Madeleine Lalanne vidait les troncs des églises pour en aller jouer le produit sur les chances hypothétiques d'un fougueux courrier qui n'est, parfois, pas si fougueux que ça. Tant pis, le mal est fait.



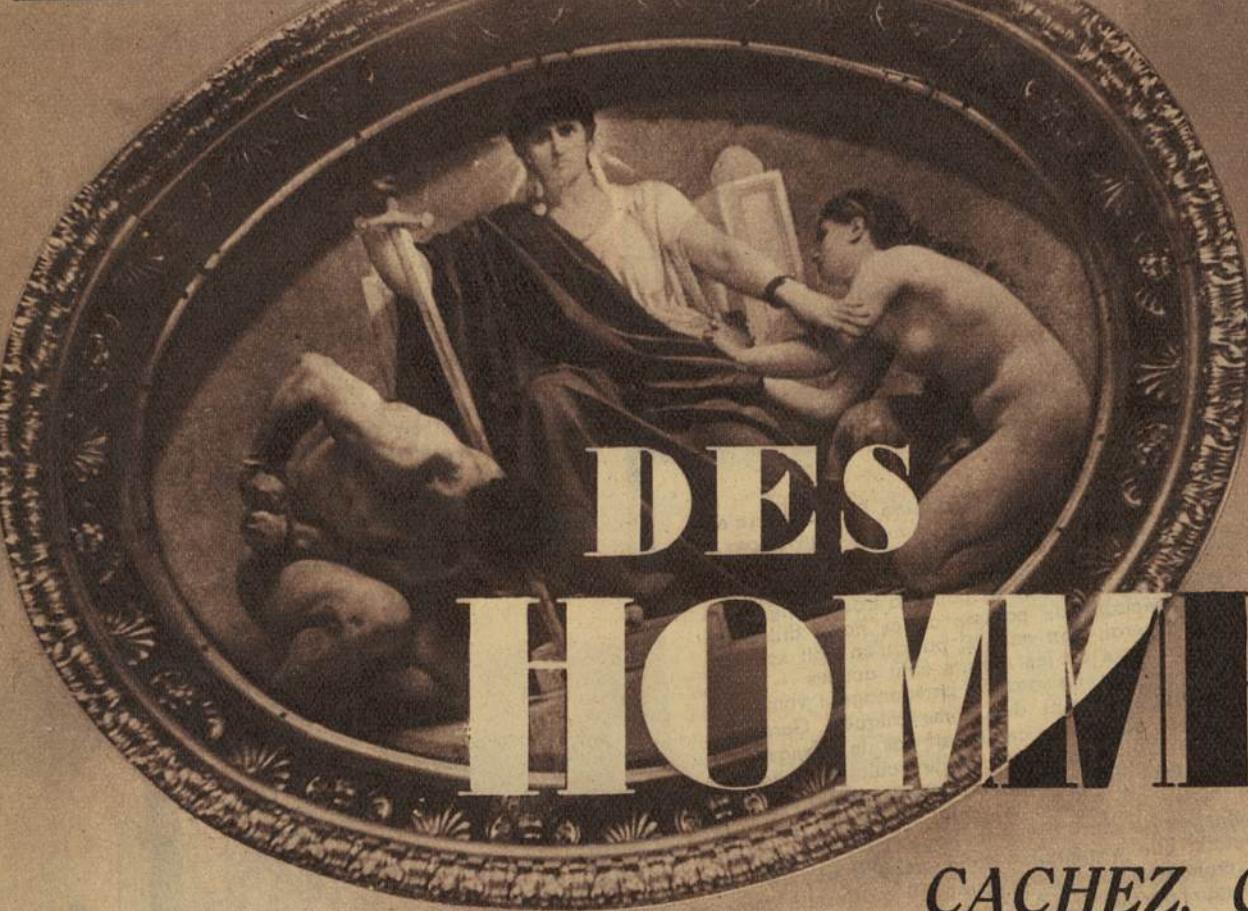
VENDREDI. — Chaque fois que je passais en auto en bordure de pâturages, je m'étonnais de la confiance des éleveurs qui laissaient là leurs bêtes, tout le jour et toute la nuit, et j'avais envie de remorquer une belle vache laitière, non par esprit de lucratif, mais pour jouer à la fermière, comme faisait Marie-Antoinette au Trianon.

Je n'étais retenue que par la difficulté que j'aurais d'élever une bête au troisième étage d'un immeuble parisien.

Mais ce n'était pas ça qui arrêtait Alexandre Mathieu, marchand de bestiaux près de Château-Thierry. Il avait l'écoulement, de par son état, des bêtes volées. Aussi ne se gênait-il pas. Aidé de complices et de camions, ils écumaient, la nuit, les pâturages. Rien de plus dociles que les bœufs. Si vous considérez qu'ils se laissent conduire à l'abattoir sans mugir, vous comprenez que la tâche de Mathieu était aisée et profitable, car il revendait les bestiaux un bon prix, à un prix que vous pouvez deviner d'après celui — exorbitant — du bifteck.



LA JUSTICE



DES HOMMES

CACHEZ, CACHEZ

Enseignement manuel

UNE rougeole, suivie de complications graves, avait retardé le développement physique et intellectuel de Jeanne B..., fille d'un médecin parisien.

Et, après de longs mois, consacrés uniquement à rétablir, tant bien que mal, l'équilibre de la jeune fille — qui venait d'avoir quinze ans — les parents décidèrent de lui faire donner des leçons particulières, parce qu'il ne fallait pas songer à la remettre au lycée.

La longue interruption de ses études l'empêchait de suivre régulièrement une classe.

Pour les leçons particulières, nul ne semblait plus désigné qu'un professeur en retraite, sur qui d'excellents renseignements avaient été donnés. Licencié ès-sciences, il avait échoué de peu à l'agrégation. La jeune fille était particulièrement faible en mathématiques, en physique et en chimie ; il fallait aussi orner son programme de quelques connaissances d'histoire naturelle.

Les premières semaines furent parfaitement ordonnées. L'élève paraissait enthousiasmée ; son cerveau endormi se réveillait ; elle faisait son travail avec joie. Et puis, il y eut un brusque changement d'attitude : la jeune fille avait perdu ses emballages. Elle devint sombre, renfermée ; elle semblait gênée pour répondre aux questions que lui posaient ses parents, surtout à celles de son père.

Le médecin flaira quelque chose de suspect. Il surveilla attentivement l'enfant, remarqua qu'elle avait le regard brillant, presque fiévreux, après les leçons, que ses joues se coloraient vivement...

Il interrogea sa fille à la manière d'un juge d'instruction habile et obstiné, et il finit par obtenir ses aveux.

L'honorable professeur en retraite avait une façon toute spéciale d'enseigner les sciences, et notamment l'histoire naturelle. C'était un enseignement pratique poussé fort loin, où les démonstrations manuelles jouaient un rôle important.

Sans aller jusqu'à montrer à son élève comment l'on faisait des enfants, le bon maître lui en indiquait les prémisses. Et l'élève trouvait cette partie du programme, que les livres ne traitaient pas, tout à fait divertissante.

Mais ces leçons ne fatiguaient pas seulement le cerveau de la jeune fille. Elle en sortait ravie, mais éprouvée.

Accablé par les accusations de son élève, l'honorable professeur-en-retraite prit le parti d'avouer : son enseignement « manuel » lui a valu d'être condamné par la 16^e chambre correctionnelle à treize mois de prison.

ceci que nous ne saurions voir

DANS les Buttes-Chaumont, en bordure desquelles j'habite, il n'est pas rare d'assister à l'éccœurant spectacle d'un vilain monsieur qui tient absolument à nous montrer, à nous autres femmes, ce qu'il croit devoir nous toucher et qui nous dégoûte, présenté de cette façon-là. On finit par n'y plus prêter attention, à seulement regretter que des fillettes, plus curieuses parce que moins renseignées, aient leurs regards souillés par ces ignobles ; à regretter aussi que le recrutement des gardiens de squares parmi les grands blessés de guerre ne permette pas à ceux-ci de déjouer les manifestations perverses de ces vieux. De temps à autre — mais trop rarement — le commissaire d'arrondissement commande à ses inspecteurs en civil de faire une surveillance. Alors, ça ne rate pas : c'est chaque fois cinq ou six vilains messieurs qu'un rafle, les armes à la main, pauvres glaives inoffensifs et tristes, n'ayant rien de commun avec les jolies flèches acérées « qui font parfois le bien et si souvent le mal » de Cupidon. J'ai vu deux exemplaires de ces messieurs à la 17^e chambre correctionnelle. Le premier, spécialiste des vespasiennes, non loin des écoles de filles, marié et père de deux enfants, jurait en pleurant qu'on ne l'y prendrait plus. Mais, le président de Clavel, que ces histoires écourent profondément, le condamna à trois mois de prison.

Le second, plus répugnant encore, Ernest (Oh rien de commun avec Ernest le Rebelle, ce déchet humain n'a pas la tête qu'il faut pour faire un révolté) contempla avec une béate satisfaction ses gros-

ses mains rouges aux doigts boudinés. Il peut en être fier de ses pattes !... Il avait emmené une fillette au cinéma et là, dans l'obscurité complice, il avait tenté sur elle d'ignobles attouchements. Avez-vous remarqué que, maintenant, l'appât des satyres n'est plus le bonbon, mais le cinéma ? Ernest est condamné à six mois de prison. Le régime cellulaire l'inclinera peut-être à une utile contrition, mais je n'y crois guère, et c'est même pour en venir là, que je vous ai conté ces deux répugnantes histoires que vous me pourriez reprocher.

A ces malades, l'asile seul conviendrait. Mais il ne semble pas qu'on soit outillé, en France, pour ces sortes de cures. Alors, peut-être faut-il opérer préventivement ? J'ai remarqué qu'il s'agissait presque toujours de chômeurs. Ne serait-ce pas possible d'occuper les mains de ces messieurs à d'autres travaux que ceux, obscènes, qui les obsèdent ? Vous me direz que c'est précisément ce qu'on fait en les envoyant en prison, fabriquer des chaussons de lièvre ou des éventails. Alors, je pose ma troisième question. Ne serait-il pas possible que les gardes des Buttes-Chaumont en particulier, et des parcs en général, fussent plus alertes qu'ils ne sont, fussent aptes à poursuivre victorieusement les faunes ? Ce qui serait plus utile, il me semble, que de crier après les petits enfants et menacer les mères de contraventions quand, par hasard, un gamin se fourvoie sur les pelouses, peccadille plus excusable, je crois, que l'impardonnable péché de luxure infâme ?

S. F.



A Noël, une charmante coutume réunit, autour du préfet de police, les enfants de ses collaborateurs. Voici, rayonnant de joie, M. Langeron parmi ses jeunes invités.

Le club des constipés

Les héritages portent parfois la gigne. Cette observation, que les sages, en prose ou en vers ont si souvent exprimée, un petit cultivateur des environs de Paris, peut, à son tour, la formuler.

Il en fait aujourd'hui, pour son compte personnel, la pénible expérience.

Ce brave homme va comparaître dans quelques jours devant le tribunal correctionnel. Tous ceux qui le connaissent et qui ont pu apprécier sa probité, en seraient indignés.

Ce modeste propriétaire a hérité d'un oncle, il y a trois ans, un champ, dans lequel se trouve un puits.

Et, de ce puits viennent tous les malheurs.

L'eau du puits a, paraît-il, une étonnante vertu laxative. Les gens du pays le savent et, depuis fort longtemps, par une tolérance qui a pris la forme d'une servitude, ils viennent chercher l'eau merveilleuse.

Mais le puits ayant besoin d'être réparé, le nouveau propriétaire pensa que les bénéficiaires de la cure pourraient coopérer aux dépenses d'entretien. Et sans forcer personne à contribuer à ces frais, il plaça sur la margelle une tirelire où chacun était libre de mettre l'obole qui correspondait à sa délicatesse et à ses ressources.

Un syndicat de pharmaciens apprit la chose. Et, soucieux de faire respecter ses prérogatives, et la loi de Germinal, qui accorde à ses membres un monopole professionnel, il déposa une plainte contre le propriétaire du puits.

Exercice illégal de la pharmacie ; l'accusation était formelle et l'infortuné propriétaire fut inculpé par un juge d'instruction.

Il eut beau expliquer qu'il n'exigeait rien des voisins, que les offrandes étaient bénévoles, le magistrat ne voulut rien entendre.

Dans le pays, quand on connut les poursuites, ce fut une protestation unanime et indignée.

« ...Hé quoi ! clamèrent tous ceux qui avaient une vocation irrésistible à la constipation, on veut nous obliger à redevenir constipés ! Nous sommes tout de même bien libres de remercier notre bienfaiteur... »

L'accent de gratitude n'est pas une excuse juridique qui efface le délit.

La conséquence des poursuites était facile à prévoir : pour ne pas aggraver son cas, dans l'hypothèse où il serait condamné, le propriétaire du puits a fait entourer l'enclos d'une palissade. Nul n'y a accès, désormais.

Et c'est tant pis pour ceux dont l'instinct a de fâcheuses lenteurs.

Mais pour lutter contre les pharmaciens, ne dit-on pas qu'une association, un club de constipés de la région se constitue sous la forme d'un groupe important de témoins, qui viendront, à la barre du tribunal, réclamer l'acquittement d'un homme injustement poursuivi ?

L'enfant et la marâtre

J'espére bien ne jamais le revoir en de tels lieux, le petit garçon pâle, aux grands yeux bleus qui comparaît devant la 15^e chambre pour vol.

— Quel âge as-tu ? questionne le président.

— Quinze ans.

— Quinze ans et déjà voleur, s'attriste le président Bouvier ; voilà une mauvaise orientation professionnelle, mon garçon. L'enfant rougit ; ses yeux se voilent ; il est prêt à pleurer.

— C'est elle qui me forçait à voler, dit l'enfant en désignant de l'index sa belle-mère, une grosse mégère à la peau flasque, à l'œil dur et dont un rictus tord la bouche lorsqu'elle répond : « Il ment. »

— Mais enfin, dit le président Bouvier, vous acceptiez bien les poules et les lapins volés.

Le gosse lève le doigt pour demander la parole ; il se croit encore à l'école, lui qui y allait si peu.

— Mon père est mort l'an dernier ; elle me disait : « Débrouille-toi pour manger. Il y a des lapins chez les voisins. »

— Alors, tu as mangé ? L'enfant lève ses grands yeux purs vers le président. « Pas plus qu'avant, M'sieu. C'était tellement mauvais que je donnais tout au chien. »

Paternel, le bon président admoneste l'enfant avant de l'acquitter :

— Sois raisonnable à l'école ; travaille, mais pas de ce travail-là.

« Ecoute ton tuteur. Je ne veux plus te revoir ici. Quant à vous (il s'adresse à la marâtre), je vous condamne à trois mois de prison et c'est peu ; une pareille éducation mériterait un châtiment plus dur. »

C'est aussi mon sentiment.

Trahi par son chien

ON ne saurait recommander trop de prudence aux femmes mariées qui veulent tromper leur époux.

C'est parce qu'elle fut imprudente qu'il arriva malheur à cette jeune couturière, dont la mésaventure était exposée, la semaine dernière, à la 16^e chambre correctionnelle.

La jeune couturière avait un chien et un amant ; quand elle sortait avec son amant, elle emmenait toujours son « lou-lou ».

Donc, un après-midi, elle s'était rendue dans un hôtel, pas très loin du domicile conjugal, en compagnie d'un beau garçon, qui depuis trois semaines, occupait ses pensées.

Comme elle était connue de l'hôtelier, celui-ci accepta de garder le chien, pendant qu'elle se livrerait aux plaisirs défendus. L'hôtelier confia le chien au garçon, et celui-ci eut l'idée malencontreuse d'attacher le chien à une caisse contenant un buis, située à la porte de l'hôtel.

Le mari, pour une raison toute fortuite, quitta son travail plus tôt que d'habitude. Il passa devant l'hôtel, qui était sur son chemin et il aperçut son chien.

«...Ma femme est ici...» hurla-t-il au garçon (un auvergnat, mal dégourdi). Le garçon répondit qu'en effet une dame venait de monter au premier, « chambre n° 5 ».

Et, comme s'il voulait donner au mari cocu une certitude complémentaire, il ajouta : « C'est la seule visite que nous ayons eue cet après-midi. »

Le mari, que la fureur rendait agile, grimpa les marches et enfonce la porte de la chambre n° 5.

A l'intérieur de la pièce, les amants se livraient à de charmants ébats. Le mari fit irruption au moment précis où le jeu allait tourner à l'extase.

Sa brusque arrivée coupa, si l'on peut dire, le sifflet à l'amant. Et en guise d'extase, sa femme reçut une raclée qui lui procura une émotion aussi forte que celle qu'elle pouvait attendre des caresses de son partenaire.

Cette scène de violence, qui faillit tourner au vrai drame (il n'y avait heureusement aucun revolver de part, ni d'autre) fut enrayée par les efforts de l'hôtelier et du garçon,

Inculpé sur la plainte de sa femme, le mari cocu a été condamné à 50 francs d'amende. S'il l'avait tuée, au lieu de la « truffer » de quelques « bleus », il aurait été probablement acquitté. C'est ce qu'on appelle de la bonne justice.

Concierge amoureux

CINQUANTE ANS ont passé sur Mme Bruller sans l'abîmer. Elle reste très séduisante et coquette. Une belle cape de renards argentés encercle ses épaules ; une garniture cyclamen égale son visage, juste assez maquillée pour que disparaissent les légères rides de son front et de ses yeux. Ajoutez à cela qu'elle est riche et propriétaire d'immeubles et dites-moi, hommes, si vous eussiez résisté à ses assauts amoureux. Si oui, vous n'avez pas la complexion sensuelle du concierge de Mme Bruller, M. Deslot.

S'il n'eût été assoiffé que d'amour, M. Deslot ne serait pas là, entre deux gardes républicains, devant le président de Clavel. Par malheur, il aimait aussi l'argent et, au terme d'octobre, il quitta sa femme, son enfant et sa maîtresse, emportant en Algérie où il se réfugia de beaux souvenirs et 6.000 fr. de loyers.

Pour sa défense, il objecte qu'il espérait faire fructifier ces 6.000 francs et que ça n'est pas de sa faute si, ayant l'âme d'un colon, il n'en avait pas l'étoffe.

Cet argument colonisateur ne touche pas le président qui le condamne à 3 mois de prison.

Pour moi, je condamne en mon cœur cette propriétaire quinquagénaire qui, non contente d'avoir brisé le ménage Deslot, réduit à la misère une mère et un enfant déjà désespérés. N'est-il pas vrai que la tentatrice, c'est elle ? M. Deslot fut peut-être resté un honnête homme sans cette aventure amoureuse ? Croyait-il faire si mal que de prendre 6.000 francs à celle qui lui prit sa jeunesse fougueuse et la paix de son foyer ?

VEYRAC à l'honneur



Il avait été à la peine ; c'était bien raison qu'il fût à l'honneur

MARSEILLE
(De notre correspondant particulier.)

DEUX à trois cents cheminots réunis dans une salle — leur salle — décorée comme pour une fête, ont célébré l'autre soir à Marseille la mise en liberté et la déclaration officielle d'innocence de Veyrac, héros factice du « drame du 759 », comme ils disent pour parler de l'assassinat de Mme Garola dans le rapide de Vintimille.

Ce n'est certes pas aux lecteurs de *Détective* que l'on apprendra quelque chose sur cette sombre histoire et sur les durs combats qu'il fallut livrer pour arracher un innocent aux griffes tenaces de la justice moins prompte à saisir ses proies qu'à les lâcher.

Ce n'est pas pour connaître du nouveau que, délégué par notre directeur, j'ai assisté à cette assemblée où les noms de Marius Larique, Pierre Rocher et Mourroud ont si souvent retenti, chaque fois soulignés par des applaudissements dont M^e Henry Torrès ou Veyrac donnaient le plus souvent le signal. J'avais mission, représentant notre directeur et mes confrères, d'accueillir tant de mots aimables et d'en accuser réception. Et cela me valut d'emporter en supplément une splendide corbeille d'œilllets, cravatée de tricolore, qui ne m'était destinée que par le rôle que je jouais là et qui ferait merveille dans les bureaux de la rue de Grenelle...

Il y avait là, devant tant de braves cheminots dont quelques-uns n'avaient eu que le temps de quitter leurs vêtements de travail, la famille de Veyrac, sa mère en costume d'arlesienne, la

coiffe de velours et de dentelle sur le sommet de ses cheveux grisâtres. Elle ne cessa de pleurer à l'évocation de tant d'heures encore mal ensevelies. Mais la joie l'emportait dans ces épanchements. Il y avait la digne épouse de Veyrac. L'épreuve lui a laissé une empreinte stoïque comme à son père et à sa mère, M. et Mme Chevalier, qui se cachaient pour écraser une larme. Et tous les cheminots d'Avignon, qui l'avaient pu, avaient fait le voyage pour cette réunion fraternelle que M^e Henry Torrès, défenseur de Veyrac, transforma en une étrange assemblée où l'on parlait avec un accent mystique de la justice, de la solidarité humaine, de l'amitié, comme si l'on se fût trouvé au sein d'une secte secrète. Torrès, usager frénétique du train, « cheminot in partibus » comme il dit de lui-même, amplifie et magnifie tout ce dont il parle. Et c'est pourquoi son discours avait l'accent et la profondeur d'une plaidoirie, mais une plaidoirie impersonnelle qui n'avait pas pour but de disculper un homme mais de réhabiliter des sentiments et ce qui compte dans l'humanité.

Veyrac, avec une maladresse qui lui venait de son émotion, remercia tant qu'il put. Il garda assez de sang-froid pour nommer Marius Larique, Pierre Rocher, M^e Cotta, M^e Linas, et M^e Odette Valabrégue.

Au comble de l'émotion et pour se donner une attitude, on trinqua avec du 45°, sur le signal que donna M. L. Maillaguet, délégué du personnel, organisateur de la fête.

M^e Torrès avait parlé de « la fête de l'amitié dans la justice ». Il avait dit de l'intrigue judiciaire qu'elle était un mélodrame où malgré toutes les épouvantes la vertu finissait par être récompensée.

En tout cas cela se termina par un concert.

Jean CASTELLANO.

En haut, Veyrac lit son discours mais il est très ému et bafouille ; ci-contre, la mère de Veyrac pleure durant l'allocution pathétique d'Henry Torrès que des centaines de cheminots (ci-dessous) écoutent aussi, très émus...



Le couteux réveillon

IL n'est pas si bête qu'il en a l'air, dans le box des accusés, avec sa grosse tête d'hydrocéphale, ses cheveux rouges et ses mains que gênent visiblement les menottes. Il a fait d'une pierre deux coups : en même temps qu'il se vengeait de son patron qui l'avait renvoyé, il trouvait le moyen de faire un agréable réveillon à bon compte, en volant à son ex-employeur trois canards, une dinde, neuf poules, neuf bouteilles de champagne, six bouteilles de vin rouge, deux bouteilles de marc et cent francs.

Il se nomme Micadet, mais Nicodème lui conviendrait mieux, car il a l'air aussi fin qu'une grosse andouille de campagne. Il ne regrette rien, pas même la g... de bois qu'il eut après avoir ingurgité toutes ses victuailles avec quelques compagnons. Le patron, lui, un riche fermier normand, est moins réjoui. Il regrette ses dindes et son champagne. Et ça ne le console pas d'entendre le tribunal condamner Micadet à six mois de prison. Ça n'est pas monnayable, alors que les poules l'étaient.

Pour moi, je pense que le métier de patron ne va pas devenir aisément si tous les employés suivent l'exemple de Micadet. Vous voyez cette sortie de camions et d'avions par les ouvriers licenciés des usines ; vous voyez cette sortie de rames de papier le jour où mon directeur trouvera que ces petites causes ne valent rien. Ne le lui dites pas, même si vous le pensez...

Le livre enchanté

ORSQUE la belle et jeune gérante de cette librairie, près de l'Opéra, vit que cet homme de quarante ans feuilletait quelques volumes aux titres affriolants : « Brûlant plaisir », « Friançaises amoureuses », elle dut penser que la journée commençait bien, car c'était peu après l'ouverture de la boutique que le client était entré.

Hélas ! il n'en devait rien être, tout au contraire. Le chaland savait ce qu'il voulait et ce n'était pas de littérature pornographique qu'il avait soif. Il tomba en arrêt sur un titre ; enleva la cellophane qui enveloppait le volume, ouvrit celui-ci et, dès la deuxième page, découvrit ce qu'il cherchait et ce qu'il s'attendait à trouver : deux femmes en une pose vraiment suggestive.

De ce moment, son attitude changea. Ce n'était plus l'acheteur timide, un peu honteux qui compulsa d'un doigt tremblant les feuillets couverts d'une littérature perverse, mais l'homme triomphant. Il exhiba une carte qui fit sur la jeune et jolie gérante un effet magique. Elle qui, l'instant d'avant, souriait de toutes ses dents blanches, et dont le teint rosissait comme sous le coup d'une émotion charmante, blêmit. C'était au tour de l'inspecteur de police à s'amuser.

Devant la 17^e chambre correctionnelle, la gérante a repris de son aplomb. Blottie frileusement dans un somptueux manteau d'astrakan, ayant devant elle l'excellent avocat M^e Pierre Weill, elle retrouve ris et grâce.

L'avocat plaide avec esprit l'innocence de cette littérature dont tout le secret tient dans les titres et dans la cellophane qui donne à la chose l'attrait du mystère. Quant à la gravure incriminée, il faut être un mauvais esprit pour y voir du mal. Deux jeunes femmes nues, ça n'a jamais fait de mal à personne (hé ! hé ! maître, comme vous y allez...).

L'inspecteur a beau insinuer que les livres n'étaient que le prologue et que la péroration se devait trouver dans les bras de la jeune et jolie gérante, le tribunal ne le suit pas.

Vous vous en êtes tenu à l'exorde ; il fallait aller jusqu'au bout, monsieur l'inspecteur, pour que le délit fût congrument établi. A défaut de quoi, la charmante librairie est relaxée. Si j'étais homme, on me verrait souvent dans la boutique où je feuilleterais de tous mes doigts, tous les volumes, tous...

S. F.

Je m'défends

LE ROI DE LA PUCE

C'EST toujours avec un serrrement de cœur, déclara Cacatoès, que je revois cette petite maison toute garnie de lierre attenante à l'église Saint-Germain-des-Prés. Je m'étais proposé d'y installer, tout en y habitant moi-même, ma collection de laques chinoises. Le cadre est superbe. Du reste, je suis toujours en pourparlers avec le service des... — Holà ! fit immédiatement Bébert, je t'en prie, arrête-toi, tu n'es pas avec des clients possibles. Tu as la chance, une fois de plus, de consommer à l'œil un apéritif, à la terrasse de ce café où depuis des années personne n'a vu la couleur de ton argent. Profites-en et ne commence pas à divaguer sur ton enfance luxueuse, tes déboires en Bourse, tes installations de châteaux et tes expertises célèbres. Décidément ta vue baisse terriblement,

car tu n'as pas, je suppose, la prétention de renouveler parmi nous le coup que tu as réussi auprès de l'Américain, en lui sous-louant par correspondance deux pièces du musée du Louvre.

— Cet étranger, répondit timidement Cacatoès, n'avait pas exactement compris le sens de ma proposition, et cela m'a attiré assez d'ennuis.

— Oui, mais toi-même, tu as tout de suite apprécié le prix de la location, qu'il avait versé d'avance entre tes mains, selon ton désir. En tout cas laisse un peu tranquille l'église Saint-Germain-des-Prés. Nous ne sommes pas acheteurs et de plus, crois-moi, cette affaire n'est pas encore en liquidation.

Le « Roi de la Puce », que les antiquaires et les brocanteurs fréquentant le marché avaient surnommé Cacatoès, en raison de son accoutrement bariolé lui donnant l'aspect d'un perroquet légèrement desséché, ne fit plus aucune objection. Il croisa ses jambes de façon à présenter au brasero une de ses semelles trouées, laquelle se mit aussitôt à dégager une petite vapeur, jugée bienfaisante exclusivement par le propriétaire de la chaussure.

— Tu n'as donc plus d'installations à effectuer, demanda Bébert, pour cavalier ainsi après les clients. Tes fins de mois sont donc toujours douloureuses malgré tes capacités de founisseur? Tout porte à croire que tu es victime d'un vice caché?

Cacatoès, vexé, se contenta de hausser les épaules, tout en changeant de pied devant le brasero, jugeant sans doute que la semelle précédente était cuite à point.

— Mais pourquoi n'as-tu pas demandé pendant les fêtes un emplacement ou une petite baraque sur le boulevard de Strasbourg ? Tu...

— Je suis un artiste, interrompit vivement le « Roi de la Puce », on aurait dû te dire que je ne travaille pas dans la camelote. Tiens, vois cette statue que j'ai apportée ce soir. Elle est sculptée dans un bois des îles. Je l'ai dégotée aujourd'hui. C'est du pur style Béhanzin... une pièce unique... Une simple petite retouche à effectuer. Je ne la donnerais pas pour...

— Elle est à toi ? demanda Bébert.

— La question n'est pas là, je te parle en artiste.

En effet Cacatoès ne travaille que dans « l'incomplet ou la retouche ». C'est-à-dire que l'acquisition qu'il effectue pour le compte d'un client n'est utilisable qu'après un séjour plus ou moins long dans ses prétendus ateliers, où le tiroir manquant à la commode sera ajouté ainsi que la retouche au « duco » baptisé laque de Chine, laquelle tiendra jusqu'au jour où la chaleur du radiateur l'aura transformée en sirop de groseilles.

Il est l'associé (j'allais dire complice) d'une brocanteuse chez laquelle il conduit finalement la clientèle racolée, et qui possède naturellement l'objet, garanti de l'époque, indispensable à la décoration de votre intérieur. Cacatoès, afin d'inspirer confiance, est le plus acharné à marchander, jusqu'au prix limite qu'ils ont précédemment fixé.

— Il est vraiment le « Roi de la Puce », déclare fièrement la brocanteuse. Avec lui je n'ai jamais vendu un meuble sans qu'au préalable il ait prélevé une petite pièce nécessitant son « intervention ».

Vous devez penser que l'intervention n'est pas gratuite. Songez à toutes les démarches obligatoires pour découvrir la pièce manquante garantie de l'époque. Vous n'avez plus qu'à payer. Le tour est joué.

— Je vous prie de m'excuser, fit subitement Cacatoès, mais je viens d'apercevoir un client... Si vous restez un moment à cette terrasse, je reviendrai peut-être.

Le départ du « Roi de la Puce » emportant sous son bras sa statue de l'époque Béhanzin impressionna fortement le garçon qui accourut à notre table.



— Et la soucoupe ?

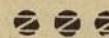
— Mais quoi, la soucoupe ? Elle est à nous, fis-je étonné de cette demande inquiète.

— Ah ! tant mieux, je respire, vous comprenez, je commence à connaître la clientèle et Cacatoès fait partie d'une équipe dont les membres, au moment de l'addition, se déguisent en lévrier. Excusez-moi, messieurs.

— Il me semble quand même que vous exagérez, déclara Bébert. Cacatoès est un type curieux, dont le « caberlot » est rempli de science. C'est lui qui pendait...

— Oh ! vous savez, monsieur Albert, je ne voulais pas vous vexer mais je le connais, le client. Sa tête est peut-être bourrée de science, seulement son porte-monnaie ne contient que des mites.

— Ce garçon me paraît un peu libre avec la clientèle, conclut Bébert. Mais, j'y songe, est-ce que Cacatoès ne travaillait pas avec Gégène « le Chineur » qui vient d'être arrêté ?



La dernière aventure de Gégène « le Chineur » est célèbre dans « la brocante ». Pensez donc que ce demi-clodchard a pu susciter un désir pervers chez un commerçant à la recherche d'une « occasion » rare. L'entrevue fut sinon rapide, du moins satisfaisante à première vue. Un rendez-vous fut même pris pour le lendemain. Gégène s'étant subitement souvenu qu'une de ses tantes l'attendait à la gare de l'Est. Ce n'est qu'après son départ que l'imprudent chercheur de sensations constata la disparition de son portefeuille contenant trois mille francs.

Le coup, si j'ose m'exprimer ainsi, fut trouvé trop coûteux. Une plainte dont les termes n'offraient pas la morale fut déposée pour vol contre « le Chineur » et la justice suivit son cours, mais pas aussi vite que ce dernier, dont la première visite fut pour un tailleur, lequel, pour mille francs, lui ajusta un complet sensationnel, avec épaules horizontales, comme il n'en existe qu'à Montmartre.

Ce pauvre Gégène pensa alors que sa destinée allait enfin changer et qu'il allait pouvoir s'offrir une blonde vapoureuse subjuguée par son complet de boxeur. Malheureusement, à Montmartre, les affaires ne se traitent pas comme « aux Puces » et Mado, sur laquelle Gégène avait jeté son dévolu, ne mit pas plus de trente minutes, au cours d'un entolage classique, à lui « rectifier » les deux mille francs, reliquat du bien mal acquis.

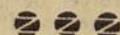
— C'était du « velours », dit Bébert en connaisseur, car au moins celui-ci n'avait aucune envie de porter plainte. Après tout, il lui restait le complet.

Hélas ! non. Gégène « le Chineur » était décidément mal « aiguillé ». Un peu désemparé, il accepta, d'un ami de

rencontre, l'hospitalité d'une nuit agrémentée de quelques « réjouissances ». Le lendemain matin à son réveil, il constata que son compagnon avait quitté l'hôtel, après avoir revêtu le superbe costume, laissant à sa place, une défroque sans nom, trouée et transparente avec laquelle Gégène fut arrêté et envoyé au Dépôt.

— Alors ! tu crois que Cacatoès fait partie de la confrérie des...

— Ah ! répondit Bébert, c'est peut-être des ragots. Mais attention, le voici qui revient avec un client.



En effet, Cacatoès et son client prenaient place à une table voisine de la nôtre, et commandaient deux whisky. Comme il était à prévoir, les dépendances de l'église Saint-Germain-des-Prés étaient en jeu.

— Je signe, le bail vendredi aux Beaux-Arts... quelques jours pour dresser les plans, entendait-on, je vous installerai dans un joli style... Quelques frais... régler cela au cours du dîner.

— Tu « gamberges » ce qu'il raconte ? fit Bébert. Il va renouveler le coup du musée du Louvre. Si cela continue, il est foutu de louer l'Obélisque pour la publicité. Et le « cave » qui marche à fond en sirotant son whisky !

— Garçon, fit soudain le client, téléphone ?

— Par ici, monsieur, au premier étage.

Le client disparut dans l'établissement, Cacatoès, resté seul à la terrasse, paraissait nous ignorer.

— Cela me dégoûte, fit Bébert, allons dîner.

Arrivés au Rond-point, Bébert tomba en arrêt :

— Mais je ne suis pas « loufe », c'est le client à Cacatoès.

Celui-ci entendit la réflexion au moment où il montait sur la plate-forme de l'autobus.

— Vous savez, s'écria-t-il en riant, on ne réussit pas toujours !

Saint-Germain-des-Prés était sauvé. Au loin on apercevait la silhouette du « Roi de la Puce », devant les deux soucoupes fatales. A une distance respectueuse se tenait le garçon qui, ayant compris la « musique », guettait, afin d'éviter le départ en « lévrier » de son client.

Comment s'est terminée cette affaire, me direz-vous ?

C'est « Béhanzin » en bois des îles qui est resté à la caisse comme otage.

L'ARGUS DE LA PEGRE.



ROBIN des BOIS

NE ballade britannique dit que tant que la grive chantera dans la forêt de Sherwood et que les cloches de Nottingham sonneront l'angélus, le nom de Robin Hood vivra dans la mémoire des Anglais.

Seulement, les anciens bardes d'outre-Manche ne pouvaient prévoir le cinéma. Et, pour la seconde fois, depuis vingt ans, le film vient de faire revivre, sur tous les écrans du monde, les légendaires aventures de Robin Hood, qui renait, il est vrai, sous le nom de Robin des Bois.

Le roi de la forêt

Robin Hood naquit, en 1160, à Hocksley, dans le comté de Nottingham. Il était noble et d'origine saxonne. Son vrai nom était Robin Fitzooth. Mais, très jeune, il prit l'habitude de porter toujours un capuchon — qui se traduit par hood en langue anglaise.

Comment, de si noble naissance, devint-il si vite un aussi redoutable bandit ? A seize ans, déjà orphelin de père et de mère, il perdit son tuteur et oncle maternel. Ce dernier, Asan Samwell, lui laissait une immense fortune.

Dès qu'il fut en possession de cet héritage, Robin Hood se montra si libéral envers les pauvres Saxons, et si généreux envers ses amis qu'il fut bientôt connu et aimé de tout le comté de Nottingham. Mais un tel train de dépenses vida rapidement ses coffres, et c'est alors que le génie aventureux qui le possédait lui suggéra le meilleur moyen de les remplir à nouveau : il se fit brigand.

Ce banditisme précoce le mit rapidement hors la loi du royaume, et il ne vit

d'autre parti à prendre, pour ne pas être pendu, que de se réfugier dans la profonde forêt de Sherwood, où des bandes de Saxons armés, rebelles à la conquête et à la domination normande, s'étaient retirés depuis la bataille d'Hastings, pour y vivre librement et fièrement.

Robin Hood avait donc sa place, toute marquée, à la tête de cette armée de hors-la-loi.

Les vastes domaines royaux, alors pleins de gibier et de fruits de toutes sortes, permettaient aux brigands de vivre toute l'année. Et le bois, on s'en doute, ne manquait pas pour cuire la venaison. Quant aux autres nécessités de l'existence, Robin Hood allait les demander avec plus ou moins de violence aux opulents châtelains, aux évêques bien repus et aux voyageurs lestés de riches marchandises. Le bandit ne tuait jamais, à moins qu'on ne lui résistât et il ne souffrait pas qu'un de ses hommes maltraitât ou violentât une femme.

Robin, maître tireur

Ses plus remarquables exploits se placent entre 1189 et 1199, sous le règne de Richard Cœur de Lion.

Dans le film actuel, Robin des Bois n'hésite pas à se livrer à la merci de ceux qui le traquent, plutôt que de manquer un combat organisé par le frère du roi Richard. Dans la réalité, c'est le roi Richard Cœur de Lion lui-même qui, au cours d'une partie de chasse, vit venir à lui trois bûcherons portant le carquois et eut l'idée de les mettre en compétition avec ses courtisans. Celui qui semblait être le chef des bûcherons consentit à

La bande de Robin des Bois
(en haut, à g.) attaquait les prélates en voyage. — Un concours de tir à l'arc
(en haut, à dr.).

(Photo Warner Bros.)

Dans le film Robin des Bois, Errol Flynn a personnifié avec dynamisme le célèbre brigand anglais.

(Photo Warner Bros.)



LE PLUS GRAND BRIGAND ANGLAIS

l'assaut et proposa même de payer cent marcs (1.710 francs de cette époque), contre chaque tireur de la suite du roi, qu'on lui opposerait. Le roi accepta la gageure et la reine Éléonore, admirant la hardiesse de l'inconnu, gagea elle-même en sa faveur mille livres sterling avec le roi. Quand tout fut réglé, Robin Hood, car c'était lui, tendit son arc et plaça une flèche, juste au milieu du but, ce qu'aucun des courtisans du monarque ne put recommander. La reine poussa des cris de joie.

Abbés et évêques volés

C'est à peine si le bandit se cachait. Toute sa vie, il demeura vêtu d'un capuchon et d'un sarrau de drap vert. Il portait sur l'épaule, en bandoulière, une gerbe de flèches empennées de plumes de paon, et à la main son grand arc. Enfin, sous sa chemise, une petite effigie de la Vierge ne le quittait jamais.

Robin Hood était, en effet, un homme d'une piété extraordinaire et assistait, chaque matin, à l'office divin qu'il faisait célébrer sous un grand chêne de la forêt, par un moine défrisé du nom de Tuck, devenu le complice de ses brigandages. De temps à autre même, le bandit se rendait dans les églises du comté.

Si dévôt qu'il fut, Robin Hood détestait par contre les gens d'église, et c'est avec une joie sauvage qu'il attaquait sur les routes les riches abbés, les pères et les évêques, et les rançonnait, en leur enlevant jusqu'à leurs soutanes.

Le roi de la forêt mettait ainsi à contribution toutes les richesses qui passaient à sa portée et toujours les pauvres et les opprimés avaient leur part du butin. La plus curieuse de ces agressions dirigées contre le clergé normand fut l'attaque de l'évêque de Carlisle et de sa suite. Instruit que le prélat se rendait à Londres, Robin Hood le rencontra près de Ferrybridge, dans le comté d'York, et quoiqu'il fut accompagné de cinquante hommes, il l'arrêta sur la route et se fit remettre huit cents marcs.

Le roi et les brigands

Il était encore une catégorie de voyageurs que Robin Hood et sa bande ne manquaient jamais de rançonner, quand ils ne les tuaient pas. C'étaient les shériffs, agents de la police du roi, les gouverneurs des villes et les fonctionnaires du trésor. Malheur à eux s'ils s'égarraient sans solide escorte dans les ombrages de Sherwood.

Mais le plus haut fait de brigandage qui demeura à l'actif de Robin Hood, fut d'avoir attaqué et mis à rançon, le roi d'Angleterre lui-même. Richard Cœur de Lion avait résolu d'effectuer un voyage vers le nord du royaume et le bandit en fut instruit.

Dans ces voyages, les rois n'étaient pas sévèrement gardés comme aujourd'hui et une trentaine de courtisans formaient toute leur escorte. Robin Hood surprit donc facilement Richard Cœur de Lion, en pleine forêt, à la tête de soixante joyeux compagnons, montés sur des chevaux blancs richement harnachés. Le brigand adressa alors au roi, ce discours :

— Notre équipement pourrait vous faire croire que nous sommes des gens riches et de qualité. Je dois vous dire que nous sommes d'une tout autre espèce...

— Que voulez-vous dire ? questionna le monarque.

— Vous ne me comprenez pas ? Est-ce bien sûr ? Mes actes sont pourtant populaires dans tout le royaume. J'ai à dire à votre Majesté que tous ces braves gens, qui m'entourent, ayant épuisé leurs ressources, m'ont fait leur capitaine. Nous percevons des contributions sur les grands chemins, non pour faire vivre, comme vous, d'insolents ministres, car nous prenons aux riches pour donner aux pauvres. Votre générosité jugera. C'est votre argent qu'il me faut, Sire.

Le roi lui jeta sa bourse.

Dans la trente et unième année du règne de Henri III d'Angleterre, Robin Hood tomba malade des suites d'une beuverie trop prolongée pour son corps vieilli. Ayant voulu se guérir par une saignée, il s'adressa à la prieure du couvent de Kirkley, dans le comté d'York, qui était sa propre tante. Mal lui en prit. La religieuse était lasse d'apprendre sans cesse les criminelles aventures de ce neveu, et elle eut l'atroce perfidie de le saigner à blanc, en laissant ouverte la plaie faite à son poignet, jusqu'à ce qu'il mourût d'hémorragie.

C'était le 18 novembre 1247. Robin Hood était dans la quatre-vingt-septième année de son âge. Il fut enterré sous les arbres, près du prieuré et ses restes furent couverts d'une pierre, portant une inscription à sa mémoire.

La source d'eau vive, près de Pontefraet, où il aimait à venir se désaltérer au lendemain de ses beuveries, est devenue une fontaine miraculeuse, qui guérit les blessures et où l'on vient en pèlerinage.

Emmanuel CAR.

Ce n'est pas seulement dans la vie, mais dans les films que certains grands artistes font le bien. La charmante Lynda Mirren (ci-dessous) dans le film Je chante, sauve une jeune fille qui voulait mourir et Robin Hood, dans Robin des Bois, ne met les riches en coupe réglée que pour souffrir l'infortune des misérables.



DETTECTIVE

Directeur :
MARIUS LARIQUE

Un film-enquête
sensationnel

LE SECRET

de

NATAN



Jean-Simon CERF,
grand habitué du turf et des
réunions mondaines, est
accusé d'avoir mis son
cerveau prodigieux et son
verbe étincelant au service
du "gang" Natan.